University of Alberta

Ni civiles, ni militaires.
Marginalité et identité parmi les familles militaires francophones de la Base des Forces Canadiennes Esquimalt en Colombie-Britannique.

by

Gabriel Asselin ©

A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies and Research
in partial fulfillment of the requirements for the degree of

Master of Arts

Department of Anthropology

Edmonton, Alberta
Fall 2007

Library and Archives Canada

Published Heritage Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et Archives Canada

Direction du Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence
ISBN: 978-0-494-33108-8
Our file Notre référence
ISBN: 978-0-494-33108-8

NOTICE:
The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:
L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

Canada

Abstract

This thesis, a product of ethnographic fieldwork, portrays the experience of French-speaking military families in communities surrounding the Canadian Navy base of Esquimalt. This is done with an interactionist approach, by describing these relocated families' social lives through their daily acts of communication. This description is then deepened with an analysis of their discourse regarding their life in the region. This thesis shows that French-speaking military families live with a marginal status in all communities in which they participate, it discusses the socialisation processes of their members in the military and civilian communities, and it proposes understanding them in the context of a competition between two *greedy institutions*.

Sommaire

Ce mémoire, issu d'un travail de terrain ethnographique, trace le portrait de l'expérience que les familles militaires francophones font des communautés entourant la base d'Esquimalt, une base opérationnelle de la marine canadienne. Afin d'accomplir ceci, il adopte une approche interactionnelle en décrivant la vie sociale de ces familles relocalisées par leurs actes quotidiens de communication. Cette description est enrichie d'une analyse des propos des membres de familles militaires francophones quant à leur vie dans la région. Ce mémoire démontre que ces familles vivent dans un statut de marginalité dans toutes les communautés avec lesquelles elles interagissent, traite des processus de socialisation de leurs membres au contact des communautés civiles et militaires et suggère de les comprendre dans le contexte d'une compétition entre deux *institutions avares*.

Remerciements

Je tiens premièrement à remercier les individus ayant prit part à cette recherche: les militaires et les membres de leurs familles ayant accepter de me prêter de leur temps pour parler avec moi de leur vie dans le région d'Esquimalt. Je souhaite aussi remercier les employés et bénévoles du Centre de ressources pour les familles des militaires d'Esquimalt qui m'ont aidé à me familiariser avec la communauté et à contacter des familles militaires.

Merci à mon superviseur de maîtrise, Michelle Daveluy, pour ses suggestions, commentaires et constant soutien au long de mon programme. Merci aussi à mon épouse et collègue Jodie Asselin, qui est une source intarissable de motivation, de support et de penser critique.

Je remercie aussi le support financier du Conseil de Recherches en Sciences Humaines (par le biais du projet « Ethnographie de la communication à bord d'un navre de la marine Canadienne », chercheur principal Michelle Daveluy), du Conseil de la vie francophone en Amérique du Nord ainsi que du département d'anthropologie de l'Université de l'Alberta.

Finalement, je suis reconnaissant envers le conseil exécutif du Centre de ressources pour les familles des militaires d'Esquimalt ainsi que le commandement de la base d'Esquimalt pour leur soutien dans l'obtention d'autorisation par le Forces Canadiennes m'ayant ouverts les réseaux militaires.

«Les opinions exprimées dans ce document sont celles de l'auteur et ne représentent pas nécessairement celles du Ministère de la Défense nationale ou des Forces Canadiennes»

"The opinions expressed in this document are those of the author and are not necessarily those of the Department of National Defence or the Canadian Forces"

Table des matières

Introduction	1
- Où sont les familles militaires francophones?	4
- Organisation du mémoire	6
- Remarques	8
Chapitre I – Définition des paramètres de recherche	11
- Cadre théorique	11
- Méthodologie	19
- Considérations éthiques	22
- Portrait de la communauté	26
- Conclusion	34
Chapitre II – Un pied dans chaque communauté	35
- Point de départ : la famille	35
- Les amitiés	40
- Le milieu professionnel	50
- L'accès aux services	55
- L'éducation de enfants	60
- Relations à distance	64
- Autres activités	65
- Conclusion	67
Chapitre III – Un sentiment d'exclusion	71
- Au sujet de la langue.	71

- Par rapport à la communauté militaire 81

- Par rapport à la communauté civile 90

- À propos des enfants 93

- Partir ou rester? 97

- Conclusion 100

Conclusion – Marginalité, identité et compétition 102

- La marginalité 102

- L'identité 108

- Deux institutions en compétition 113

- Conclusion 115

Bibliographie 119

Liste des tableaux et illustrations

Illustration 1. Affichage à l'entrée des quartiers résidentiels militaires. 23

Illustration 2. Carte d'Esquimalt et de ses environs. 27

Tableau 1. Liste des participants 38

Illustration 3. Affichage bilingue de la Base des Forces Canadienne Esquimalt. 51

Introduction

Avec leurs traditions, valeurs, jargon et symboles, les Forces Canadiennes constituent un environnement propice aux analyses anthropologiques. Des individus provenant de milieux très différents y participent et y vivent un processus de socialisation qui les incorpore à la communauté militaire, leur inculquant ce que certains appellent une *culture militaire* (tel ACD 2003, English 2004:6-14, Winslow 1997:53-59). Tout au long de ce processus, ou simplement à certaines de ses étapes, plusieurs sont accompagnés de leurs familles se joignant à eux pour vivre l'expérience de la communauté militaire. Dans les Forces Canadiennes, les militaires et leurs familles proviennent de toutes les régions du Canada et sont issus de milieux culturels variés. Or, malgré le fait qu'ils partagent un même environnement physique, les membres de différentes cultures peuvent en faire l'expérience différemment. Un des facteurs pouvant influencer l'expérience de la communauté militaire canadienne est le fait d'être anglophone ou francophone.

Cette recherche adopte une approche ethnographique pour faire état de la façon dont les familles militaires francophones vivent l'expérience de la communauté militaire rattachée à une base de la marine canadienne. Je suggère que le fait d'être francophone est un facteur déterminant de la perception des membres de telles familles concernant leur relation avec l'institution militaire. De façon plus large, je documente la vie sociale des familles militaires francophones, non seulement par rapport à la communauté militaire mais en relation avec la communauté civile en général. Je démontre que la famille militaire francophone de BFC Esquimalt constitue une structure sociale qui, malgré ses liens avec les communautés civiles et militaires, conserve un statut marginal. Finalement,

je démontre aussi que même si les familles francophones militaires de BFC Esquimalt ne considèrent pas constituer une communauté distincte, elles partagent tout de même entre-elles des stratégies de socialisation semblables.

Cette recherche traite des familles francophones de la base navale d'Esquimalt, l'une des deux bases opérationnelles de la marine canadienne, et documente ainsi un environnement qui n'est pas nécessairement représentatif de l'ensemble des Forces Canadiennes, ou même de la marine. Dans le cadre du projet de recherche «Ethnographie de la communication à bord d'un navire de la marine canadienne», Michelle Daveluy (2006(a), 2006(b), 2006, 2005(b)) a eu accès à un grand nombre de données sur la vie des marins travaillant depuis la base navale d'Halifax, principalement parmi les membres du NCSM[1] Ville de Québec, l'unique unité de langue française de la marine canadienne. Les données présentées dans ce mémoire font état d'une réalité autre en faisant le portrait de communautés où les francophones sont proportionnellement moins nombreux dans la société civile et où toutes les unités militaires sont des unités anglophones. Les perceptions que les familles militaires francophones expriment par rapport à leurs communautés doivent ainsi être comprises comme étant spécifiques à Esquimalt.

Le choix de réaliser cette recherche au sein de la marine canadienne plutôt que dans un autre des services des Forces Canadiennes est délibéré. L'unification des trois services[2] ne remonte qu'à une quarantaine d'années et les différences entre ceux-ci demeurent réelles. Il est donc justifié d'étudier séparément les différents services, puisque même à l'intérieur de ceux-ci, les divisions entre régiments et unités peuvent être

[1] Navire Canadien de Sa Majesté.
[2] Armée, marine et aviation.

marquées, chaque groupe exhibant ses propres traditions, comme le démontre Donna Winslow (1997) dans son rapport sur le régiment aéroporté pour la Commission d'enquête sur le déploiement des Forces Canadiennes en Somalie.

De plus, de par l'emplacement géographique de ses bases opérationnelles, la marine canadienne diffère des autres services, particulièrement par rapport à l'application des politiques sur les langues officielles. Les programmes en matière de langues officielles des Forces Canadiennes remontent aux années 1960 et furent en partie motivés par un désir politique, exprimé par Lester B. Pearson, d'accorder des chances équitables aux locuteurs des deux langues officielles canadiennes d'avoir accès aux emplois offerts par la fonction publique fédérale (Pariseau et Bernier 1987:185). L'un des moyens identifiés pour parvenir à cette fin fut de créer des environnements de travail linguistiquement familiers pour les francophones désirant travailler dans quelques secteurs que ce soit de la fonction publique, et ce à tous les niveaux de la hiérarchie. Il est important de noter que les programmes et services visant le bien-être des militaires et de leurs familles servent des besoins très pragmatiques. En plus d'améliorer l'efficacité des militaires déjà enrôlés et de les inciter à ne pas quitter le service, ceux-ci servent à rendre la carrière militaire plus invitante afin de satisfaire les besoins constants de recrutement.

Depuis le début des années 1970, les Forces Canadiennes et le Ministère de la Défense nationale s'efforcent donc d'offrir des environnements de travail dans les deux langues officielles, entre autre par la désignation linguistique d'unités ainsi que par la création de bases dans des régions ayant des démographies linguistiques différentes. Par exemple, il est possible pour un francophone désirant vivre en français tout en ayant une carrière militaire de travailler dans les forces terrestres, à partir de Val Cartier, ou dans

l'aviation à partir de Bagotville. Dans ces cas, l'avantage de l'environnement linguistique familier s'étend aussi à la famille du militaire. La marine canadienne se trouve par contre dans une situation particulière puisqu'il est nécessaire pour les familles francophones de militaires désirant y faire carrière de se relocaliser dans l'une de ses deux seules bases d'opérations, qui sont situées dans des régions anglophones.

Où sont les familles militaires francophones?

Pendant les mois de juillet et août 2006, j'ai effectué un travail de terrain dans la communauté environnant la Base des Forces Canadiennes Esquimalt (BFC Esquimalt) afin de recueillir les données utilisées dans ce mémoire. Après mon arrivée dans la région de Victoria, ma priorité fut d'obtenir accès aux réseaux sociaux que je désirais étudier, ce que j'entrepris de faire dans un premier temps en passant par certaines organisations susceptibles d'offrir des services adaptés aux membres des familles militaires francophones. J'avais déjà établi des contacts avec le Centre de ressources pour les familles des militaires d'Esquimalt (CRFM), du côté de l'équipe de gestion ainsi que du service de référence pour les francophones, et c'est donc là que je dirigeai mes premiers efforts. Lorsque j'y demandai des détails sur les services pour les francophones, on m'expliqua que la politique du CRFM est d'éviter les chevauchements et dédoublements de services déjà disponibles dans la société civile. Bien que certains services du CRFM soient destinés aux francophones, tel les cours de langue, ceux-ci y sont généralement référés à la Société francophone de Victoria, où se rejoignent la plupart des services

destinés à la communauté francophone de la région. Au fils de mes conversations au CRFM, je réalisai rapidement qu'en dehors de la personne assurant le service de référence, la plupart des employés n'avaient pas beaucoup de contacts avec des conjointes francophones. Ceci m'était expliqué par le fait que les conjointes francophones «*prefer to go downtown at the* Société francophone *in order to get services in French*».

Ayant été informé que les conjointes militaires préfèrent utiliser les services de l'organisation civile francophone plutôt que ceux du CRFM, je me dirigeai donc au centre-ville de Victoria pour y visiter les locaux de la Société francophone de Victoria. Je m'attendais d'y trouver plusieurs pistes qui me permettraient de pénétrer les réseaux militaires francophones et fut grandement déçu lorsque les représentants de la Société m'informèrent qu'ils ne pouvaient pas vraiment m'aider. «On ne les [les conjointes francophones de militaires] voit pas vraiment souvent ici. (…) Elles restent plutôt dans la communauté militaire puisqu'elles y ont accès à tous les services qui leur sont nécessaires.». En fait, les individus que j'ai rencontrés à la Société francophone de Victoria semblaient assez peu informés sur la communauté militaire, et ce malgré leur expertise sur la communauté francophone. Ceci me semblait surprenant puisque, même en considérant uniquement les membres francophones enrôlés dans les Forces Canadiennes (excluant donc les conjoints et conjointes civils(es) et les dépendants), les militaires représentent approximativement 15% de la population francophone de la région de Victoria, qui compte environ 6000 individus. Les familles militaires devraient donc constituer un sous-groupe important de la clientèle de la Société francophone, spécialement si celles-ci y sont presque systématiquement référées par le CRFM. À la défense de la Société francophone, celle-ci ne prend pas note de l'occupation de ses

membres (ou de celle de leurs conjoints) et il est donc possible que les conjointes de familles militaires aient recourt à ses services sans nécessairement s'identifier comme appartenant à une famille militaire. Il est tout de même remarquable que la Société francophone n'offre aucun service ciblant spécifiquement les familles militaires francophones, ce qui me porte à croire que leurs dirigeants ne sont pas conscients des particularités de la vie au sein d'une communauté militaire.

Cette situation démontre l'importance de cette recherche. Si les familles militaires francophones sont peu présentes dans les activités du CRFM et pratiquement invisibles à la Société francophone, où sont-elles? Quelles raisons expliquent que les réseaux sociaux des familles militaires francophones n'incluent pas ces deux organisations, qui avaient été identifiées comme celles qui étaient les plus à même de leur offrir des services adaptés? On verra que les réseaux sociaux que je cherchais à étudier diffèrent bel et bien de ceux des familles militaires anglophones, d'une part, et de ceux des familles civiles francophones d'autre part.

Organisation du mémoire

Je débute en définissant les paramètres de la recherche, en commençant par des commentaires concernant son cadre théorique et plus particulièrement sur les concept de communauté, d'identité et d'institution. Suit une description de la méthodologie ayant guidé le travail de terrain où j'explique la façon dont les données ont été recueillies ainsi que l'approche utilisée pour les entrevues. De plus, je réponds à quelques considérations

éthiques particulières aux recherches concernant la communauté militaire, incluant une description du processus ayant mené à l'obtention de l'accès à certains réseaux militaires. Le premier chapitre termine par une brève présentation des communautés militaires et francophones auxquelles les familles militaires francophones ont l'opportunité de participer. Ceci permet de situer le contexte dans lequel s'inscrivent les réseaux sociaux des individus que j'ai rencontrés pendant mon travail de terrain.

Le deuxième chapitre traite des différentes composantes du réseau social de ces familles. En documentant les types d'interactions qui constituent leur vie sociale, ainsi que leur orientation vers les communautés militaires et civiles, je trace le portait de leur vie dans la région de Victoria. Je présente successivement les éléments des réseaux sociaux en les divisant par types ou domaines d'activités. Après une courte description des interactions au sein de la famille, je discute des amitiés, du milieu de travail, de l'utilisation de services ou de programmes, de l'éducation des enfants ainsi que d'autres activités communautaires. Finalement, je prends aussi en considération les relations à distance que les familles militaires francophones maintiennent avec leurs familles élargies.

En plus de m'attarder aux interactions constituant la vie sociale, j'ai recueilli les propos concernant la vie dans la communauté de BFC Esquimalt afin de comprendre la façon dont les familles militaires francophones en font l'expérience. Dans le troisième chapitre, je présente le discours de ces familles en regroupant leurs propos selon les thèmes fréquemment abordés lors de conversations : vivre dans un environnement anglophone, vivre au sein d'une communauté militaire, vivre dans la communauté civile

de Victoria, leurs enfants ainsi que leurs motivations pour rester dans la région, ou quitter.

En conclusion, je mets en relation le réseau social et le discours au sujet de ce dernier. L'analyse des données présentées dans les deux chapitres précédents me permet de présenter la vie sociale de familles militaires francophones à Esquimalt sous divers angles théoriques. Je débute en présentant leur expérience à Esquimalt comme étant caractérisée par un niveau de marginalisation dans toutes les communautés auxquelles elles participent. Deuxièmement, je présente les conflits identitaires issus des processus de socialisation auxquels sont soumis les membres de ces familles au contact de nouvelles communautés suite à leur déménagement dans la région de Victoria. Finalement, je discute de l'importance de comprendre la situation des familles militaires francophones comme se trouvant au centre d'un conflit opposant deux institutions ayant des priorités difficilement conciliables : les Forces Canadiennes et la famille.

Remarques

Avant de m'avancer plus loin, il est important de faire deux commentaires devant guider la compréhension de ce mémoire. L'un est de nature théorique et concerne les informations factuelles au sujet des politiques d'organisations mentionnées dans les pages qui suivent alors que l'autre est de nature technique et traite de l'utilisation du genre et de la répartition des rôles au sein des familles étudiées.

La vérité sur les politiques?

Au fils de ce mémoire, je rapporterai les commentaires de certains individus sur les politiques linguistiques et les pratiques de travail des Forces Canadiennes ainsi que d'autres organisations telles l'École Victor-Brodeur et la Société francophone de Victoria. Il est important de préciser que cette recherche se base sur la *perception* que ces individus ont de leurs environnements, et non pas sur les réglementations officielles qui les régissent. Cette recherche est centrée sur la vie sociale aux niveaux individuel et familial, les détails officiels des politiques mentionnées sont moins pertinents que la façon dont les gens en font l'expérience. Il est ainsi probable que certains commentaires et observations soient en apparente contradiction avec une description de l'environnement linguistique basée sur une stricte interprétation des politiques et programmes en place. De plus, la participation à un réseau social étant généralement une entreprise grandement personnelle, plusieurs commentaires rapportés dans les prochaines pages semblent contradictoires. Ceux-ci représentent la diversité des façons possibles pour les individus d'interagir avec leur environnement.

Conjoints(es)?

À l'amorce de cette recherche, la famille n'est pas définie de façon stricte, pour pouvoir y intégrer un grand nombre de modèles familiaux : familles nucléaires, reconstituées, monoparentales, couples sans enfants, couples homosexuels, etc. Mais la réalité de la communauté militaire ainsi que mes rencontres pendant mon travail de terrain ont fait que mon échantillon de recherche est grandement homogène sur certains points. Pendant l'entièreté de mon séjour à Esquimalt, je n'ai rencontré qu'une seule

famille où le membre non-militaire était un homme, et celui-ci n'appartenait pas à une famille francophone. J'ai rencontré plusieurs femmes militaires, mais celles-ci étaient systématiquement célibataires ou dans une relation avec un militaire. Ainsi, afin de représenter fidèlement les participants de ma recherche ainsi que pour faciliter la lecture de ce mémoire, j'utiliserai le terme féminin «conjointes» pour faire référence au partenaire civil d'une famille militaire, tout en reconnaissant que le partenaire civil d'une famille militaire puisse aussi être un homme. J'utiliserais par contre le masculin lorsque faisant référence aux membres de familles militaires francophones en général ainsi que par l'utilisation du terme «participants» pour référer aux individus ayant prit part aux entrevues.

Chapitre I

Définition des paramètres de recherche

Cadre théorique

Communautés et réseaux sociaux

Avant même de mettre le pied sur le terrain, il est possible d'imaginer que les individus auxquels cette recherche s'intéresse font simultanément partie de plusieurs communautés. En effet les membres des familles militaires francophones sont, par leur composition, susceptibles de participer, minimalement, aux communautés civiles et militaires, mais aussi possiblement à une communauté francophone ainsi qu'aux nombreux recoupements de ces différents groupes. Avant de s'avancer sur le sujet, il est donc primordial de clarifier ce concept de *communauté* qui sera maintes fois utilisé dans les pages qui suivent. La communauté a été l'objet d'un grand nombre de travaux en sciences sociales et les définitions identifiant différents types de communautés sont trop nombreuses pour toutes être discutées ici. Je me limiterai donc à quelques interprétations de ce concept étant d'intérêt particulier dans le contexte de cette recherche.

Fishman (1969 :28-35) souligne la nature multiple de communautés telles les communautés discursives. Celles-ci peuvent être à la fois influencées par des liens symboliques ainsi que par des liens concrets tels ceux forgés par un réseau d'interactions. Dans la même ligne de pensée, Crow et Allan (1994), expliquent une typologie de communauté décrite par Willmott (1986) qui disait «*communities refer to people having something in common, and that element is often shared locality.* » (Crow et Allan 1994 :3). Dans la seconde partie de cette affirmation, Willmott fait référence au fait que

la communauté est souvent conçue en terme de localité : il parle donc de communauté territoriale. Il identifie aussi au moins deux autre types de communautés, soit celle dont les membres partagent certaines caractéristiques, la communauté d'intérêt, et celle où les membres partagent une identité, la communauté d'appartenance. De toute évidence un individu appartient simultanément à plusieurs types de communautés. Les familles militaires francophones que j'ai rencontrées à Esquimalt font par exemple partie de la communauté territoriale de la région de Victoria, de la communauté d'intérêt des Forces Canadiennes, ainsi que de la communauté d'appartenance des Québécois. Notons que cette typologie nous permet d'observer que certaines communautés, comme les Forces Canadiennes, sont des communautés à plusieurs niveaux. Il s'agit d'une communauté d'intérêt puisque leurs membres partagent la caractéristique d'avoir un métier similaire mais sont aussi simultanément une communauté d'appartenance, puisque au-delà de leur occupation, les membres des Forces Canadiennes ont une *identité* en tant que militaires.

L'un des types de communauté souvent sujet de discussion est la *communauté imaginaire* tel que conçue par Benedict Anderson (1983). Elle est constituée d'individus liés par le fait d'être membre d'un groupe et par le partage de certaines caractéristiques ou d'une idéologie, mais qui n'interagissent pas nécessairement ensemble et qui souvent ne se connaissent pas mutuellement (Anderson 1983:6). La communauté discursive caractérisée par des liens symboliques que décrit Fishman peut être considérée comme une telle communauté. D'autres exemples de communautés imaginaires sont le Canada, la chrétienté, la communauté gay ainsi que la plupart des communautés professionnelles. Dans le cadre de cette recherche, il est important de reconnaître l'existence de ces communautés, malgré qu'elles ne soient pas celles sur lesquelles l'attention est portée.

Ainsi, les membres des familles militaires francophones sont sujets à se considérer comme membres de plusieurs communautés imaginaires : le Canada, les Forces Canadiennes, la marine canadienne, la francophonie, le Québec, Victoria, etc.

Un autre type de communauté fréquemment étudié en ethnolinguistique et pouvant aussi exister parallèlement en tant que communautés d'intérêt et d'appartenance est la *communauté linguistique*. Le fait de parler une même langue est une simple caractéristique partagée par les membres d'une communauté francophone, mais celui d'être francophone est aussi intimement lié à leur identité. Daveluy (2005(a):18) remarque que les sociolinguistes ne semblent pas s'entendre sur une unique définition de la communauté linguistique et que cette notion sert surtout à «délimiter l'objet d'étude en fonction des objectifs spécifiquement poursuivis dans chacune des recherches à son sujet.». Il est probable que le nombre de définitions de la communauté linguistique soit entre autre dû à l'existence simultanée de celle-ci sur plusieurs niveaux. Alors que la communauté linguistique représente principalement une affiliation identitaire pour l'un, elle est un regroupement de personnes parlant une même langue ou un sous-groupe de celui-ci pour d'autres.

Bien qu'il soit important de reconnaître l'existence de telles communautés, cette recherche s'attarde principalement à des réseaux d'individus qui interagissent dans leur vie quotidienne. Lorsque les familles francophones passent par un processus de relocalisation en déménageant dans la région de Victoria parce que l'un des leurs est transféré à BFC Esquimalt, elles ont la possibilité de créer des liens avec des individus appartenant à divers réseaux. Par le biais du membre des FC, la famille peut être mise en contact avec la marine canadienne ainsi qu'avec un réseau de familles militaires par le

CRFM d'Esquimalt. Les familles peuvent aussi créer des liens avec des civils en utilisant des services locaux, en fréquentant des entreprises privées ou simplement en se liant d'amitié avec leurs voisins. Les choix que feront les parents par rapport à l'éducation de leurs enfants peuvent aussi avoir des conséquences sur leurs interactions avec diverses communautés. Les communautés dont il est question ici ne sont pas imaginaires : elles sont constitués de réseaux de contact réels entre individus.

Aux fins de cette recherche, je définis la communauté d'un point de vue individuel par la participation à un *réseau social.* Le point de départ de mon analyse est l'environnement social tel que perçu par l'individu plutôt qu'une communauté délimitée par des critères théoriques. Avant de contextualiser les participants à cette recherche au sein de regroupements plus symboliques, je les laisse me guider dans un portrait de leur expérience, dans leurs perceptions de *leur* communauté. Puisqu'elle n'est ni limité par l'emplacement géographique, par le partage de caractéristiques ou d'identité mais bien par des liens réels formés par des actes de communication, la communauté en question serait plutôt la communauté *d'interaction* d'un individu donné. Ainsi, bien que cette recherche ne constitue pas une analyse sociolinguistique, une perspective interactionnelle telle que privilégié par Gumperz (1972 :1-25) nous permet de dépasser les conceptions symboliques pour s'attarder aux réseaux créés par l'ensemble des actes de communications d'un individu. La notion de réseau social est particulièrement propice à l'étude de cette communauté puisque celui-ci est constitué des «individus avec lesquels nous communiquons» et est composé «de liens instrumentaux et affectifs offrant information et soutien émotionnels et économiques» (Marriott 1997:19). En considérant les interactions quotidiennes des membres de familles militaires francophones, je fais une

description ethnographique de la communauté à laquelle ils participent. C'est en analysant l'orientation de leurs réseaux sociaux ainsi que de leurs perceptions au sujet de leur situation que j'en viens à comprendre leur expérience de leur vie à BFC Esquimalt.

Institutions

Le réseau social devient ainsi un outil méthodologique nous permettant de discuter de la situation particulière de la famille militaire. Premièrement, celle-ci participe au sein d'institutions en compétition, notamment les Forces Canadiennes et la famille. Les témoignages rapportés dans ce mémoire offrent des exemples de la façon dont les priorités de ces deux institutions peuvent souvent entrer en conflit ainsi que des stratégies employées par chacune pour s'assurer de la loyauté de leurs membres. Les concepts d'institutions *totales* (Goffman1960) et *voraces*[3] (Coser 1974) sont très utiles pour comprendre cette situation et aident à expliquer les tensions ressenties par les membres des familles militaires tout en mettant en contexte certaines politiques des Forces Canadiennes dans une perspective institutionnelle.

Plusieurs auteurs ont décrit l'organisation militaire comme une *institution totale,* un terme emprunté à Erving Goffman dans ses travaux sur des hôpitaux psychiatriques (Hawkins 2006 :276; Winslow 1997:11-16). Une institution totale est caractérisée par le fait que la vie de ses membres y est complètement circonscrite. Traditionnellement, ce terme pouvait aisément être attribué aux forces militaires puisque les membres du rang étaient encouragés de ne quitter que rarement les infrastructures militaires où leurs vies étaient complètement réglementées. Les militaires pouvaient donc passer leur temps de loisir, en plus de leur temps de travail, dans un contexte militaire et

[3] En anglais, Coser parle de *greedy institutions*.

ne fréquentaient que peu de civils. Ceci permettait à l'institution militaire d'exercer un meilleur contrôle sur ses troupes et de promouvoir la cohésion au sein de l'effectif afin d'améliorer l'efficacité opérationnelle. Les Forces Canadiennes ont beaucoup changé au cours d'un demi siècle, les méthodes traditionnelles faisant place à la montée des droits et libertés individuelles, de la pénétration des valeurs militaires par ce que certains, tels Granatstein et Pinch, nomment la «civilianisation» (Granatstein 2004:87; Pinch 2000 :157). Néanmoins, les FC demeurent une organisation exigeant une part importante de dévouement et de sacrifices de la part de ses membres. Les demandes spécifiques du service militaire font qu'il est nécessaire d'avoir la loyauté et l'obéissance de ses membres, qui doivent entre autre accepter la possibilité de devoir sacrifier leur vie afin de remplir certains objectifs.

Si les Forces Canadiennes ne peuvent plus être adéquatement décrites comme une institution totale, elles peuvent tout de même être perçues comme ce que Coser appelle une *institution vorace* (greedy institution) (Coser 1974). Une telle institution est vorace en ce qu'elle ne se tarie pas d'exiger une loyauté sans borne de la part de ses membres. Même si elle ne contrôle pas leur vie comme le fait l'institution totale, elle exerce des pressions constantes afin de réaffirmer la primauté de ses objectifs. Pour l'institution militaire, la priorité doit être accordée à l'accomplissement des objectifs opérationnels. L'institution vorace étire son influence, la projette au-delà de son secteur légitime de juridiction pour tenter de maximiser le bien-être, et l'efficacité, de ses membres. Par extension, les Forces Canadiennes tentent donc de gagner le support et la loyauté des familles de ses membres, ce qui lui permet de leur demander de faire, à leur tour, certains sacrifices. Afin de faciliter ce processus, l'institution militaire présente sa communauté

comme étant elle-même une *famille*, un groupe d'individus étant prêts à se prêter main forte, pour le meilleur et pour le pire. Ainsi, plutôt que de parler de *civilianisation du monde militaire*, Catherine Lutz (2001) traite de la *militarisation du monde civil.* Dans son livre sur la ville de Fayetteville en Caroline du Nord, elle explique comment la présence d'une base militaire influence le développement, et le fonctionnement, d'une communauté civile.

Si l'institution utilise cette image de la famille, c'est qu'il s'agit d'une structure établie, suscitant souvent une loyauté infaillible et perçue comme naturelle. Benedict Anderson suggèrerait probablement que l'institution militaire utilise la famille un peu comme l'État utilise la nation (Anderson 1983). Hors, si la famille exhibe un tel pouvoir d'attraction, c'est entre autre parce qu'elle est elle-même, comme le suggère Mary Wechsler Segal (1986:13-15) une institution vorace. La famille exige en effet une complète loyauté de ses membres et n'accepte pas que ses priorités soient mises en second plan par des agents externes. La famille exige des sacrifices dans tous les autres domaines de vie sociale et, chez les couples que j'ai rencontrés, cette exigence s'applique à tous ses membres. Il est donc primordial d'analyser la famille militaire à la lumière de la compétition entre deux institutions voraces. De part et d'autres le membre militaire de la famille se voit assujetti à des demandes de loyauté inconditionnelle.

Identité

Si l'identité est flexible et situationnelle, le premier contact des familles francophones avec leurs nouvelles communautés amène nécessairement le repositionnement de celle-ci par rapport à de nouvelles caractéristiques. En déménageant

dans la région de Victoria suite à l'affectation du membre militaire à BFC Esquimalt, les familles francophones sont introduites simultanément à deux réalités : elles appartiennent maintenant à une communauté militaire et font partie d'une communauté linguistique minoritaire.

L'intégration à la communauté militaire est évidemment vécue différemment par le membre des FC et le partenaire civil. Avant même son arrivée à Esquimalt, le nouveau militaire a généralement suivi près d'une année de formation servant entre autre de processus de socialisation. Cette recherche ne s'attarde pas aux détails de ce processus mais il suffit de dire que les recrues voient leur identité partiellement reconstruite par celui-ci, les transformant de civils à militaires, leur inculquant les valeurs et l'ethos des Forces Canadiennes (Winslow 1997:60-67). Les FC expriment clairement l'importance du partage de ces valeurs au sein de l'effectif, comme le démontre une publication de l'Académie canadienne de la défense (2003) intitulée «Servir avec honneur». Même sans les formations de combat et de métier, ce processus est essentiel à l'efficacité des Forces Canadiennes qui exigent la cohésion et le dévouement le plus complet de la part de ses membres. La socialisation du membre est intensive et extensive : lors de l'arrivée dans le milieu de travail, à BFC Esquimalt ou sur l'un des navires qui y sont rattachés, la recrue fait déjà partie de la communauté militaire, même s'il lui reste beaucoup à apprendre.

Politiques

Cette recherche constitue aussi une exploration en anthropologie des politiques tel que discuté par Shore et Wright (1997) en introduction de *Anthropology of Policy: Critical perspectives on governance and power*. Tout comme les individus font chacun

leur propre expérience d'un même environnement, les politiques se voulant uniformes dans leur application sur des territoires aussi vastes et variés que le Canada ont des impacts différents selon les contextes. Ceci est important pour cette recherche puisque la vie des familles francophones de BFC Esquimalt est touchée par de nombreuses politiques, telles celles au sujet de la langue, de l'offre de services ou des relations communautaires, qui sont issues des Forces Canadiennes et du gouvernement fédéral et qui visent l'entièreté du Canada et des Forces Canadienne. Les mêmes politiques qui s'appliquent à BFC Edmonton et à BFC Halifax s'appliquent à Esquimalt, et s'adressent également à tous les membres de ces communautés. Par contre, en interaction avec les divers environnements auxquels les politiques sont destinées, celles-ci peuvent dans les faits s'appliquer de façons différentes. Cette recherche permet d'expliquer comment certaines politiques des Forces Canadiennes en matière de langues officielles sont perçues dans le contexte spécifique des familles francophones de BFC Esquimalt.

Méthodologie

Les données présentées dans cette recherche sont le fruit d'un travail de terrain ayant eu lieu dans la région de BFC Esquimalt pendant l'été 2006. Cette collecte de données a été possible grâce au support financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, par l'entremise du projet «Ethnographie de la communication à bord d'un navire de la marine canadienne» (chercheur principal Dr. Michelle Daveluy), ainsi que du Conseil de la vie française en Amérique. Ayant vécu à Esquimalt pendant un

mois et demi, accompagné de mon épouse et de mon fils, j'ai eu l'occasion de fréquenter les commerces et services locaux en plus de participer à plusieurs activités organisées par les communautés civiles, militaires et religieuses. J'ai entre autre participé à une soirée de bienvenue à la communauté militaire, à des activités pour les familles militaires dont un membre est en déploiement, à un cinq-à-sept de la communauté francophone ainsi qu'à quelques services religieux de la paroisse francophone de Victoria. Par observation participante, j'ai eu l'opportunité de me familiariser avec l'environnement des familles militaires et de faire l'expérience de différents services qui sont à leur disponibilité.

Lors de ce séjour à Esquimalt, j'ai eu l'occasion de faire de multiples rencontres informelles avec divers membres de la communauté, ce qui me permit aussi de recueillir des informations de nature générale sur la vie à Esquimalt. Ces rencontres incluent entre autres celles avec des conjointes militaires anglophones dans plusieurs activités du CRFM ainsi que celles avec des francophones civils pendant des activités organisées par la paroisse Saint-Jean Baptiste et la Société francophone de Victoria. C'est dans ce contexte que j'ai pu recueillir des informations concernant les perceptions d'individus moins représentés dans mon échantillon d'entrevues. J'ai rencontré des individus, francophones et anglophones, vivant dans la région de Victoria depuis plus de vingt ans, dont la connaissance de leur communauté me permet de mettre en contexte l'expérience des familles militaires francophones.

L'une de mes principales sources d'information fut une série d'entrevues effectuées auprès de membres de familles militaires pendant toute la durée de mon séjour. Quelques participants furent rejoints par le biais du CRFM, par un réseau de diffusion électronique de nouvelles sur la Base ainsi que par deux articles dans le journal militaire

local, le *Lookout*. Plusieurs autres furent ensuite rejoints par bouche-à-oreille, en demandant aux divers participants de me mettre en contact avec d'autres individus susceptibles d'accepter de participer à cette recherche. L'utilisation de plusieurs points de départ pour trouver des participants m'a permis de m'assurer que ceux-ci n'appartenaient pas tous directement aux mêmes cercles de connaissances. Ces entrevues étaient semi-structurées : je n'utilisais pas de questionnaire strict mais suggérais certains sujets d'intérêt pour cette recherche sur lesquels les participants étaient libres d'élaborer. Les thèmes suggérés étaient : les enfants et leur éducation, les amitiés, la vie communautaire, l'accès aux services, les loisirs, les liens avec la famille étendue, ainsi que la vie à Victoria et Esquimalt en tant que francophone.

Pendant mon séjour à Esquimalt, j'ai réalisé 26 entrevues avec 31 participants. Celles-ci ont été effectuées dans des lieux aussi variés que leurs résidences privées, un Tim Horton local, BFC Esquimalt et les locaux du CRFM. En moyenne, les entrevues ont durés entre 45 et 90 minutes; la plupart ont été effectuées en français, sauf deux avec des conjointes anglophones de militaires francophones.

11 des 31 participants ont aussi accepté de prendre note de certaines caractéristiques de leurs communications pendant une journée donnée à l'aide d'un journal de communication qui leur avait été fourni. Ce journal demandait de spécifier la langue utilisée dans chaque acte de communication avec un membre extérieur de la famille, la raison pour la communication, ainsi que le statut civil ou militaire de l'interlocuteur. Puisque ce mémoire porte principalement sur la perception des interviewés de leur vie communautaire, les données qualitatives ainsi produites n'y sont pas utilisées, mais le seront dans d'éventuelles communications.

Finalement, quelques entrevues ont aussi été réalisées avec des individus agissant dans leurs fonctions officielles dans les communautés militaire et civile. Celles-ci incluent entre autres plusieurs employés du CRFM d'Esquimalt (dont la directrice exécutive), le Coordonnateur de la Base pour les Langues Officielles d'Esquimalt ainsi qu'une travailleuse sociale de BFC Esquimalt. J'ai aussi rencontré le directeur exécutif de la Société francophone de Victoria ainsi que quelques individus travaillant à l'École Victor-Brodeur.

Considérations éthiques

Lors d'une présentation à la rencontre annuelle 2006 de la Society for Applied Anthropology, Anne Irwin discuta de trois considérations éthiques d'importance pour les recherches s'intéressant aux institutions militaires : l'accès, le consentement et l'anonymat (Irwin 2006).

Gagner accès à la population sous étude peut en effet être problématique lorsque l'on fait des recherches sur la communauté militaire. La nature des activités militaires est telle que l'accès physique à plusieurs installations est contrôlé et que les permissions nécessaires pour entrer sur la base doivent être obtenue à un certain niveau de la hiérarchie.

Illustration 1. Affichage à l'entrée des quartiers résidentiels militaires. Il est nécessaire d'obtenir les autorisations nécessaires pour pénétrer le monde militaire.

Bien que ma recherche porte sur des familles militaires que j'étais libre de contacter sans autorisation particulière, je savais que l'accès à des données de qualité serait facilité par l'obtention préalable de l'approbation des FC. D'une part, bien que de nombreuses familles n'habitent pas sur la base, plusieurs résident aussi dans les quartiers militaires dont l'accès est réservé aux visiteurs autorisés. En fait, les FC demandent que tout chercheur désirant approcher les membres des FC ou leurs familles se soumettent à un processus interne d'approbation par l'Unité des recherches appliquées sur le personnel des Forces Canadiennes. Ce processus exige de démontrer que le projet de recherche a le soutien d'au moins une Direction (ou d'un individu occupant un poste équivalant) au sein des Forces Canadiennes ou du Ministère de la Défense nationale ainsi qu'une description des précautions éthiques et méthodologiques prises en considération. Afin de recevoir l'autorisation officielle des FC pour entrer en contact avec leurs membres, j'ai donc obtenu le soutien du commandant de BFC Esquimalt ainsi que du Conseil Exécutif du

CRFM d'Esquimalt. J'estime que l'approbation officielle de ma recherche par l'Unité des recherches appliquées sur le personnel des Forces Canadiennes fut instrumentale dans ma collecte de données. En légitimant ma recherche aux yeux des militaires, elle me permit de gagner accès à des réseaux qui me seraient probablement rester fermés. Elle me permit entre autre de contacter des participants potentiels pour mes entrevues en diffusant des annonces dans des réseaux électroniques de la base, ainsi que par la parution de deux articles au sujet de ma recherche dans le journal local de la communauté militaire[4].

Le processus d'approbation a aussi eu l'effet d'attirer l'attention des Forces Canadiennes sur ma recherche. Tout au long de ma recherche, particulièrement lorsqu'en faisant affaire avec des militaires, je devait me questionner sur les motivations des individus qui acceptaient de me rencontrer. Comme n'importe quelle organisation consciente de se retrouver sujet d'une recherche académique, il est probable que les représentants des Forces Canadiennes sont préoccupés par l'image qu'ils projettent. Cependant, la méthodologie utilisée afin de rejoindre les participants pour ma recherche m'a permis de la soustraire à un contrôle direct des FC.

La question du consentement peut aussi être problématique pour une recherche avec des membres des FC puisque ceux-ci appartiennent à une structure hautement hiérarchisée dans laquelle les officiers sont habitués de donner le consentement au nom de leurs subordonnés. Ainsi, particulièrement lorsque je faisais affaire avec un membre des FC, je réitérais systématiquement leur droit de ne pas contribuer à ma recherche en plus de demander au participant de lire et signer un formulaire de consentement, même si le consentement avait été donné par un supérieur.

---

[4] Jounal le *Lookout,* Volume 51, No. 31 et 32. 31 juillet et 8 août 2006.

Finalement, Irwin mentionnait que l'anonymat pouvait aussi être problématique dans les FC puisque la nature structurée et hiérarchique de l'institution militaire rend plus probable l'identification de participants par des informations circonstancielles. Par contre, dans le contexte de cette recherche, comme les participants militaires n'appartiennent pas aux mêmes unités mais travaillent dans tous les secteurs de la base, je crois qu'il est possible de protéger leur anonymat en évitant de mentionner leurs noms, unités d'appartenance, métiers et rangs exacts. Néanmoins, comme l'expérience de la vie militaire diffère grandement pour les officiers et les membres du rang, je ferai cette distinction lorsque appropriée. Finalement, tel que discuté plus haut, je ferai référence à tous les membres militaires de familles militaires au masculin, sauf dans le cas de couples dont les deux partenaires sont, ou ont été membres des FC. Dans les transcriptions utilisées à titre d'exemple du discours des membres de familles militaires francophones, je retire ou paraphrase toute information susceptible de mener à l'identification des participants. Dans les cas où les propos des interviewés sont plus délicats, je me permets une plus grande latitude dans les paraphrases afin de protéger l'identité des locuteurs. Chaque transcription est suivi d'un code identifiant le sexe (homme (H), femme (F)), le statut civil ou militaire (Civ., Mil.) ainsi que le statut social (marié (Mar.), célibataire (Cél.)) des locuteurs. Dans cette classification les conjoints vivant en union de fait sont considérés comme étant mariés.

Portrait de la communauté

Les familles militaires francophones de BFC Esquimalt sont à toutes fins pratiques étrangères à la région. La plupart des membres francophones de ces familles proviennent du Québec, et aucun francophone de mon échantillon ne provient de la Colombie-Britannique. De par ce fait, les familles francophones de BFC Esquimalt sont, en tant que groupe, une population d'individus qui se sont re-localisés pour les besoins de la carrière du ou des membre(s) enrôlé(s). La prochaine section explore deux des communautés vers lesquelles les familles militaires francophones de BFC Esquimalt ont la possibilité d'orienter leurs réseaux sociaux : la communauté militaire et la communauté civile francophone.

BCF Esquimalt

Les unités opérationnelles de la marine canadienne sont réparties au sein de deux bases navales : celles de BFC Halifax en Nouvelle-Écosse et de BFC Esquimalt en Colombie-Britannique. Ces deux bases sont les centres d'opérations pour leurs divisions régionales respectives nommées FMAR(A) et FMAR(P)[5]. Malgré une certaine mobilité entre FMAR(A) et FMAR(P), principalement pour les officiers, les recrues ont l'opportunité d'exprimer leur préférence pour l'une des deux côtes à la fin de leur entraînement initial et peuvent s'attendre à passer la plus grande partie de leur carrière à partir de la même base. L'accès à la plupart des secteurs de la base est contrôlé, et ce avec différents niveaux de sécurité, définissant clairement la base comme distincte de la communauté civile environnante. Le fait de traverser le poste de contrôle après s'être

[5] Couramment nommées par leurs appellations anglaises respectives MARLANT et MARPAC.

identifié à la guérite marque une transition évidente du passage du monde civil au monde militaire. Edwin Hutchins (1995 :6-7) décrit adroitement l'expérience en parlant de sa visite d'une base navale américaine et ses commentaires sur le caractère « contrôlé, agencé et discipliné de la nature et des individus » se comparent adéquatement avec BFC Esquimalt.

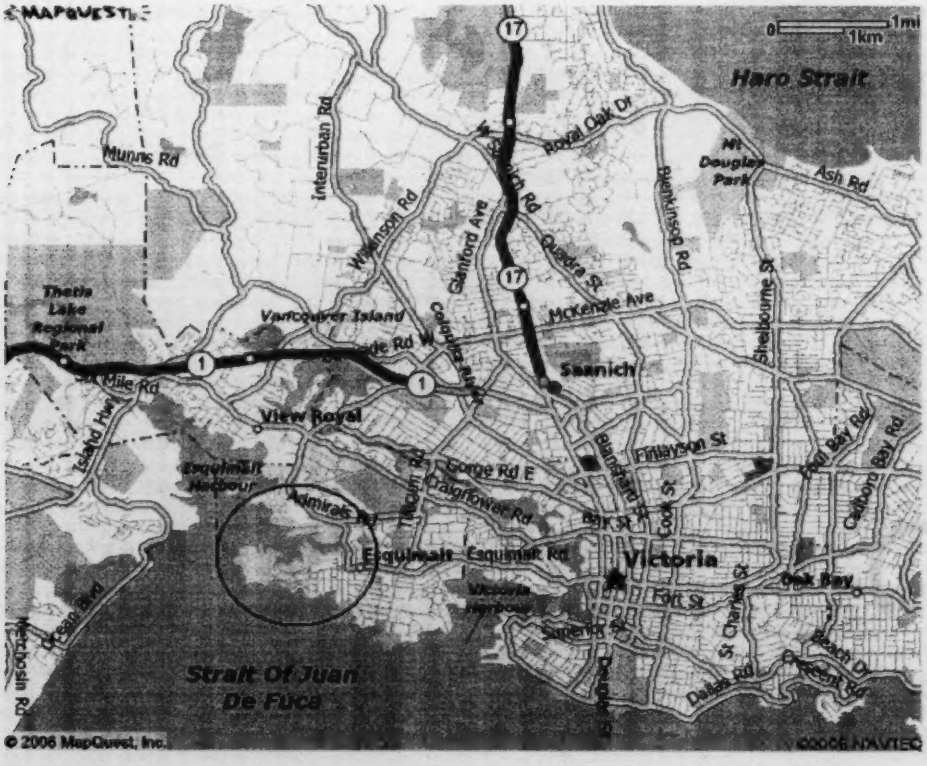

Illustration 2. Carte d'Esquimalt et de ses environs. La région encerclée est celle des secteurs «Dockyard» et «Naden» de BFC Esquimalt.

Approximativement 4200 militaires travaillent à partir de BFC Esquimalt, dans une variété d'unités de combat, de support et d'administration (MDN, site électronique de FMAR(P) 2006). Ce personnel est divisé entre les officiers (23%) et les membres du rang

(76%) (DLO 2005 : Chapitre 3, tableau 12). D'après le Centre de ressources pour les familles militaires d'Esquimalt (CRFM), les francophones constituent entre 15% et 20% des militaires de la base, toutes unités confondues, ce qui nous permet d'approximer leur nombre entre 630 et 840 individus. Il est possible pour les militaires de résider sur la base, entre autre dans des quartiers de résidences familiales, mais ceux-ci vivent aussi dans les communautés civiles environnantes. En principe, et selon la Loi sur les langues officielles, les francophones devraient être représentés également dans tous les secteurs et à tous les niveau de la hiérarchie militaire, mais le Bilan annuel 2004-2005 de la Défense nationale sur les langues officielles indiquait que les francophones sont sous-représentés dans la marine (16,2% contre 28,5% dans les FC), particulièrement chez les officiers (13,2% contre 24% dans les FC) (DLO 2005 : Chapitre 3, tableau 12). Bien que les femmes aient maintenant accès à tous les types d'unités, elles demeurent une minorité dans les FC. En l'an 2000, elles ne représentaient que 11% des forces régulières et n'étaient présentent que sur le tiers des vaisseaux de combat de la flotte navale (Pinch 2000 :16).

BFC Esquimalt est une Unité de Langue Anglaise située dans une région désignée comme unilingue anglaise par la fonction publique fédérale et ne doit légalement offrir qu'un nombre limité de services en français pour se conformer à la Loi sur les langues officielles (LLO). La LLO ainsi que les programmes militaires sur les langues officielles reconnaissent par contre que les Forces Canadiennes ont une responsabilité particulière d'offrir des services dans les deux langues officielles à leurs employés malgré les désignations linguistiques régionales. En effet, bien que plusieurs BFC soient situées dans des régions officiellement unilingues, les Forces Canadiennes ont comme politique

de maintenir un certain pourcentage de locuteurs des deux langues officielles dans toutes leurs unités, ce qui crée des situations où des services dans la langue minoritaire sont justifiés au sein de la communauté militaire même s'ils ne le sont pas dans la communauté civile environnante (pour plus de détails concernant les désignations linguistiques dans les FC, voir Asselin 2006). D'après une directive d'orientation émise en 1997, un certain nombre de services, incluant ceux de réception, d'incendie et de sécurité ainsi que les services religieux, doivent être disponibles dans les deux langues officielles sur toutes les BFC «*whether or not the unit is within a prescribed bilingual region*» (DLO 1997: Directive d'orientation 1/97:3-4)[6]. Cette même directive reconnaît clairement ses responsabilités envers les familles telles que les familles francophones de BFC Esquimalt :

> «Le ministère de la Défense nationale (MDN) et les Forces Canadiennes (FC) ont reconnu depuis longtemps qu'ils avaient une obligation morale envers les familles des militaires. Cet engagement découle de deux facteurs : tout d'abord, le lien évident qui existe entre la santé et le bonheur des membres de la famille et l'efficacité du militaire; ensuite, les conditions uniques et difficiles qui sont imposées aux membres des familles en raison de la nature exigeante d'une carrière militaire. Le MDN et les FC ont également reconnu que ce stress imposé aux membres des familles, en raison de la vie militaire, est sensiblement accru lorsqu'une famille doit vivre en situation linguistique minoritaire.» (DLO 1997: Directive d'orientation 1/97:1).

---

[6] Depuis mon séjour à BFC Esquimalt, les FC ont officiellement adoptées une approche dite 'fonctionnelle' afin de satisfaire leurs obligations en matière de bilinguisme, modifiant une politique langagière en place depuis une trentaine d'année. Ceci permet aux FC de présenter une politique linguistique plus représentative de la façon dont elle fonctionne déjà. L'adoption officielle de cette approche aura probablement des conséquences pour les militaires francophones de BFC Esquimalt mais n'affecteront autrement pas les familles comme telles.

Cette préoccupation pour le bien-être des familles militaires francophones se situe dans le cadre d'une reconnaissance croissante du rôle des familles pour l'institution militaire. Selon Edna Hunter (1983:197), le changement d'une approche institutionnelle à une approche occupationnelle de la carrière militaire donne aux familles militaires un pouvoir d'influence sans précédent sur les opérations militaires. Le pouvoir le plus direct de la famille sur l'organisation militaire est celui de soustraire le membre enrôlé au service puisque «*wives are the key variable in the officers' decision to separate from or remain in military service*» (Hunter 1983 :199). Malgré le fait que ces commentaires aient été faits en relation avec l'armée américaine des années 1980, ils demeurent particulièrement pertinents dans le contexte de ma recherche puisque les Forces Canadiennes ont une forte tendance occupationnelle en comparaison avec les autres «*Anglo-American nations*» (Moskos, Williams et Segal 2000:9).

Le programme de soutien à la famille des Forces Canadiennes est relativement récent, étant issu d'un projet pilote mit sur pied en 1987 après des années de lobbying et de poursuites judiciaires de la part de l'*Organization of Spouses of Military Members* (OSOMM) (Harrison et Laliberté 1997:42). Aujourd'hui, les familles militaires reçoivent des services par l'entremise de 43 Centres de ressources pour les familles des militaires (CRFM), qui sont des organisations communautaires situées sur toutes les BFC. L'énoncé de mission des CRFM est le suivant: «*To provide programs and services that serve, involve and advocate for the military community and their families, and which address the unique challenges of the military family lifestyle and will result in an enhanced quality of life.*» (CRFM Esquimalt 2006(a)). Au moment de mon séjour à Esquimalt, outre des cours de langues pour les conjointes de militaires ainsi que quelques

activités pour les enfants d'âge préscolaire, le principal service que le CRFM offre aux familles francophones en est un de référence vers les services disponibles dans la société civile. Ce service est assuré par un employé travaillant à temps partiel. Il y a quelques années, une employée ayant le titre de coordonnatrice travaillait à temps plein au CRFM Esquimalt. Selon plusieurs membres de familles militaires francophones que j'ai consultés à ce sujet, le CRFM offrait alors une plus grande gamme de services en français.

Les programmes francophones du CRFM Esquimalt pour l'été 2006 sont décrits dans une section d'une demie page à l'intérieur d'un guide d'activités communautaires de 48 pages (CRFM Esquimalt 2006(b)), donnant un exemple probant de la répartition linguistique des activités du centre. Le CRFM tente par contre de faire parvenir à chaque nouvelle famille un dossier d'information dans leur langue lorsqu'elles arrivent à Esquimalt, contenant des détails sur les programmes et services disponibles dans la communauté, tant du côté civil que militaire.

La communauté civile francophone

En plus de participer à la communauté militaire de BFC Esquimalt, les familles militaires francophones ont aussi généralement un pied dans la communauté civile francophone de Victoria. La région de Victoria nous procure un exemple intéressant démontrant comment les politiques linguistiques, les institutions et les populations locales peuvent interagir pour façonner une communauté linguistique. En adoptant une perspective historique il est possible de constater l'importante influence des politiques linguistiques des Forces Canadiennes sur la communauté francophone locale. Bien que

des Canadiens français aient joué un rôle dans la fondation de la capitale de la Colombie-Britannique, leur dispersion au travers de la ville ainsi que des nombres s'amenuisant continuellement par rapport aux anglophones ont contribué à faire d'eux une minorité à peine perceptible dès la fin du XIXième siècle (Forget 2006). Cela à changé dès les années 1950, entre autre sous l'influence de la base navale d'Esquimalt[7]. Malgré le fait que les francophones étaient sous-représentés dans la marine canadienne, l'administration militaire acceptait déjà une certaine responsabilité envers eux, particulièrement en matière de spiritualité. Pour les francophones catholiques, ceci signifiait un accès à des services religieux dans leur langue. Les services d'aumônerie furent en fait l'un des premiers éléments de bilinguisme au sein des Forces Canadiennes (Bernier et Pariseau 1991:519-525). Pendant les années 1950, les forces militaires canadiennes étaient en période de changement puisqu'un nombre grandissant de militaires vivait sur ou près des bases avec leurs familles. La communauté francophone de Victoria profita de cette situation puisque l'accroissement du nombre de catholiques francophones dans la région justifia en 1957 la création de la Paroisse Saint-Jean Baptiste, une paroisse catholique francophone (Société francophone de Victoria 2007 : site électronique).

16 ans plus tard, un processus similaire mena à la création d'une école francophone. À la suite de l'adoption de la Loi sur les langues officielles, les programmes militaires de bilinguisme étaient surtout orientés vers Halifax et ne s'étendaient pas à la base d'Esquimalt (Letellier 1987 :7-8). Par contre, l'accroissement du recrutement chez les francophones ainsi que la décision de maintenir 20% de francophones dans les unités anglophones entraînèrent une augmentation du nombre de francophones à BFC Esquimalt

[7] BFC Esquimalt est une récente amalgamation de plusieurs bases situées dans la région de Victoria. La base principale à Esquimalt était auparavant celle de Naden.

malgré le fait que la base n'avait aucune unité francophone ou bilingue. En 1973, les Forces Canadiennes, qui avaient reconnu avoir une responsabilité envers les familles militaires, créèrent donc l'École Victor-Brodeur (communément appelée l'École Brodeur), une école francophone destinée à la communauté militaire. 12 ans plus tard, en 1985, l'École Brodeur devient une école publique et ouvre ses portes aux enfants de familles francophones de la société civile (École Victor G. Brodeur 2006 : site électronique).

Ces deux institutions, la paroisse Saint-Jean Baptiste et l'École Brodeur, sont des piliers de la communauté francophone de la région de Victoria, constituant des points de ralliement pour des francophones qui évoluent autrement dans des réseaux sociaux différents. Bien que le nombre de personnes dans la congrégation catholique ait significativement diminué pendant les dernières décennies, sa création et ses activités furent un facteur crucial du maintien de la communauté francophone de Victoria pendant les années 1950, 1960 et 1970. Elle créa un lieu public où le français était la seule langue de socialisation nécessaire. Éventuellement, la création d'organisations laïques pour offrir des services à la communauté francophone éloigna les centres communautaires de l'église, mais l'importance de la paroisse Saint-Jean Baptiste est toujours existante, puisque plusieurs individus impliqués dans la communauté francophone la fréquentent toujours et qu'elle demeure un symbole historique et culturel du fait francophone à Victoria.

Aujourd'hui, l'École Brodeur est probablement l'institution la plus importante de la communauté francophone de Victoria. À une exception près, tous les militaires francophones que j'ai rencontrés pendant mon séjour à Victoria envoyaient leurs enfants

d'âge scolaire à l'École Brodeur si la distance le permettait. La plupart des parents ayant des enfants à l'École Brodeur participent à divers degrés aux activités organisées par celle-ci. Puisque l'École Brodeur offre des cours allant de la prématernelle à la 12ième année, une relation à long terme, donnant aux parents l'occasion de développer et d'approfondir leurs contacts au sein de la communauté francophone.

Conclusion

Dans les deux chapitres suivant, je nuance ce portait des communautés auxquelles les familles militaires francophones ont l'opportunité de participer afin de représenter la façon dont elles en font l'expérience. Ceci est fait en deux temps : le chapitre deux s'attarde aux réseaux sociaux des familles militaires francophones en présentant les divers types d'interactions qui les constituent alors que le chapitre trois se concentre sur le discours de ces mêmes familles au sujet de leur vie dans la région de la base d'Esquimalt. Les observations et commentaires qui y sont présentés, comprit dans le cadre théorique défini concernant les notions de communauté, d'institution et d'identité, permettent de démontrer le statut marginal de la famille militaire francophone.

Chapitre II

Un pied dans chaque communauté

Les réseaux sociaux des familles militaires francophones

Point de départ : la famille

Comme pour la plupart des familles, le réseau social des membres de familles militaires francophones est premièrement constitué de la famille immédiate. Les membres d'une même famille se fréquentent au jour le jour, partagent leur domicile et vivent dans les mêmes conditions socio-économiques. Dans le cadre de cette recherche, j'utiliserai donc la famille comme point de départ des réseaux sociaux plutôt que d'analyser séparément celui de chaque membre de la famille. Par contre, il demeure important de prendre en considération les interactions à l'intérieur même de la famille, puisque celles-ci occupent une place importante dans la vie de ses membres. Dans cette section, je définis la famille militaire francophone dans le contexte de ma collecte de données, je décris les types de familles rencontrées lors de mon travail de terrain et termine par une discussion concernant les interactions à l'intérieur de la famille.

Afin de rester ouvert à la potentielle diversité des types de familles dans la communauté étudiée, j'entamai la collecte de données en gardant une conception très inclusive de la famille militaire francophone. Je considérai comme *famille* toute unité domestique d'au moins deux individus, incluant les couples avec et sans enfants, les conjoints de fait, les couples homosexuels ainsi que les familles monoparentales. Ces

familles furent considérées comme *militaires* lorsqu'au moins l'un de ses membres adultes était militaire, incluant les familles où deux partenaires sont membres des Forces Canadiennes ainsi que celles où l'ex-conjoint(e) d'un individu est, ou était, militaire. Par contre, les familles ne furent considérées comme *francophones* que lorsque les deux partenaires, ou le parent célibataire, considéraient le français comme leur langue première. Le fait de ne pas étendre l'étiquette de famille *francophone* aux familles bilingues (dont les deux parents ne partagent pas la même langue première) est justifiable dans le cadre de cette recherche, puisqu'un conjoint anglophone donnerait un accès privilégié à certaines communautés, par rapport aux familles francophones. Notez que de nombreuses données furent obtenues auprès de célibataires ainsi que de familles civiles, bilingues et anglophones afin d'établir des points de comparaison, mais que mes observations concernant les familles militaires francophones portent sur les familles ainsi définies.

Les individus rencontrés lors de mon séjour à Esquimalt proviennent de situations familiales variées. Cependant, malgré le fait que la population étudiée ne soit pas homogène sur plusieurs points, l'échantillon constitué des individus interviewés est caractérisé par certaines tendances. J'identifie ici ces tendances tout en indiquant les divergences significatives. Puisque cette recherche s'intéresse surtout aux familles francophones, cet échantillon est surtout francophone : malgré une grande variation du niveau de compétence, uniquement 3 individus ne considérait pas le français comme leur première langue (l'un se considérait bilingue, les deux autres étaient anglophones membres de familles bilingues). La plupart des individus interviewés avaient un conjoint

mais certains étaient célibataires (25 avec conjoint, 6 célibataires). 4 des 6 célibataires étaient des hommes militaires alors que les deux autres étaient des femmes civiles étant liées au monde militaire par un ex-conjoint et/ou un emploi civil à BFC Esquimalt. Bien que tous les individus interviewés appartenaient d'une façon ou une autre à la communauté militaire, 17 étaient des civils n'ayant jamais été militaires, 10 étaient militaires actifs et 4 étaient d'anciens militaires. Des 25 individus ayant un conjoint, 6 appartenaient à des familles bilingues alors que les autres appartenaient à des familles francophones. En moyenne, les individus interviewés demeuraient dans la région de BFC Esquimalt depuis 8 ans. Mis à part un individu établi dans la région depuis 30 ans, tous les participants habitaient la communauté militaire locale depuis aussi récemment que 2 semaines jusqu'à aussi longtemps que 20 ans. 21 des 31 individus avaient des enfants, moyennant 1,6 enfants par famille. La plupart des couples avaient eu leurs enfants depuis leur arrivée à Esquimalt. Finalement, les francophones interviewés provenaient surtout du Québec (26 individus) et de l'Ontario (2 individus). Les 3 autres individus, s'étant identifiés comme anglophones ou bilingues, provenaient d'autres provinces. Au total, 19 des individus interviewés, répartis au sein de 14 familles, appartenaient à des familles militaires francophones telles que définies dans le cadre de cette recherche.

Statut	Sexe	L1	Années de résidence (N)	Statut civil	Statut du conjoint	L1 du conjoint	Enfants (N)	Province d'origine
Participants membres de familles militaires francophones								
Civil	F	F	0	Marié	Militaire	F	2	Qc
Civil	F	F	2	Marié	Militaire	F	2	Qc
Civil	F	F	1	Marié	Militaire	F	0	Qc
Civil	F	F	1	Marié	Militaire	F	1	Qc
Civil	F	F	3	Marié	Militaire	F	2	Qc
Milit.	H	F	3	Marié	Civil	F	0	Qc
Milit.	F	F	3	Marié	Militaire	F	0	Qc
Civil	F	F	4	Marié	Militaire	F	1	Qc
Civil	F	F	4	Marié	Militaire	F	1	Qc
Ex-milit.	F	F	5	Marié	Militaire	F	1	Qc
Milit.	H	F	5	Marié	Ex-milit.	F	1	Qc
Civil	F	F	6	Marié	Militaire	F	0	Qc
Civil	F	F	10	Marié	Militaire	F	2	Qc
Civil	F	F	10	Célib.	X[1]	F	2	Qc
Milit.	H	F	11	Marié	Civil	F	1	Qc
Milit.	H	F	11	Marié	Civil	F	2	Qc
Milit.	H	F	11	Marié	Civil	F	0	Qc
Civil	F	F	12	Marié	Militaire	F	2	Qc
Ex-milit.	F	F	12	Marié	Militaire	F	2	Qc
Participants non membre de familles militaires francophones								
Civil	F	F	1	Célib.			1	Qc
Milit.	H	F	2	Célib.			0	Qc
Milit.	H	F	5	Célib.			0	Qc
Civil	F	B	6	Marié	Militaire	F	2	X[2]
Ex-milit.	F	F	8	Marié	Militaire	A	1	On
Civil	F	F	9	Marié	Militaire	A	2	Qc
Civil	F	F	10	Marié	Militaire	A	3	On
Milit.	H	F	13	Marié	Civil	A	2	Qc
Milit.	H	F	15	Célib.			0	Qc
Civil	F	A	18	Marié	Militaire	F	0	NS
Civil	F	A	20	Marié	Militaire	F	2	BC
Ex-milit.	H	F	30	Célib.			0	Qc

[1] L'Ex-conjoint de cette participante était militaire.
[2] Cette participante avait passé son enfance sur des bases militaires partout au Canada et ne pouvait identifier une province comme province d'origine.

Tableau 1. Liste des participants.

En plus des entrevues, mon séjour dans la région de BFC Esquimalt m'a permis de rencontrer un grand nombre d'individus dans des contextes informels. Des conversations ayant eu lieu lors d'activités communautaires ainsi que dans divers lieux

publics m'ont surtout servi à obtenir la perspective d'individus qui ne font pas partie de mon échantillon d'entrevue. Principalement, les conversations avec les membres de familles militaires anglophones ainsi qu'avec des civils francophones m'ont permis d'établir des points de comparaison afin de juger de la situation particulière dans laquelle se trouvent les familles militaires francophones.

La vie sociale des francophones membres de familles militaires débute au sein même de la famille et il est ainsi nécessaire de d'écrire son atmosphère linguistique avant de s'attarder à l'extension du réseau social à l'extérieur de celle-ci. Pour les familles francophones, la langue dominante y est le français, puisque celle-ci est la langue première de toute la maisonnée. Même les enfants nés en Colombie-Britannique sont premièrement exposés à la langue française à l'intérieur de la résidence familiale. Les conjoints se parlent systématiquement en français et s'adressent à leurs enfants en utilisant la même langue. Ceci ne signifie pas que l'anglais ne pénètre pas ce domaine : la présence de l'anglais dans le domicile varie selon certaines stratégies et habitudes de chaque famille.

Certaines familles tentent activement d'exclure l'anglais de toute activité familiale. Ceci est particulièrement visible au niveau des consommations médiatiques : abonnements à des périodiques francophones, locations de films en version DVD ayant un doublage en français, priorité aux postes francophones à la télévision (incluant généralement un abonnement à un service de câble ou de satellite pour obtenir une plus grande diversité de postes en français, autrement limité à Radio-Canada). Mais la plupart des familles francophones ont aussi en partie recours aux média en anglais pour leur

accès à l'information et divertissements et acceptent donc la présence de l'anglais parmi eux.

La situation est plus complexe chez les familles bilingues. Notons qu'au sein de l'échantillon interviewé, le membre anglophone des familles bilingues ne parlait que très peu, sinon pas du tout, le français. La conversation entre les deux conjoints se faisait donc en anglais, cette langue dominant l'environnement familial. Le parent francophone tentait généralement de parler en français avec ses enfants, entraînant chez eux différents niveaux de bilinguisme : les parents d'enfants ayant fréquenté les garderies francophones considéraient ceux-ci bilingues, alors que les autres disaient que leurs enfants étaient plus à l'aise en anglais, et avaient tendance à utiliser cette langue avec eux. Plusieurs parents francophones m'ont mentionné l'importance d'insister pour que leurs enfants s'adressent à eux en français.

Les amitiés

En dehors de la famille immédiate, les relations sociales les plus personnelles des familles militaires francophones sont amicales. Les amitiés sont en général des relations maintenues en dehors des sphères publiques dans lesquelles elles ont été initiées, tel un milieu professionnel ou l'accès à un service, à cause d'affinités personnelles. En dehors du milieu de travail et de la famille, les amitiés constituent souvent l'élément le plus important du réseau social.

L'importance des amitiés est d'autant plus marquée au sein de la communauté militaire puisque les familles de militaires sont souvent géographiquement éloignées de leur famille étendue. Ceci est particulièrement vrai pour les conjointes de militaires ayant de jeunes enfants et qui éprouvent de la difficulté à concilier leur vie familiale avec des activités professionnelles pendant les périodes de déploiement. Dans les faits, les conjointes de militaires se trouvent souvent à devoir assurer seules les responsabilités familiales pendant des périodes allant de quelques jours à six mois. Coupées de leurs propres réseaux familiaux, les épouses comptent sur les services disponibles ainsi que sur certains amis, pour les soutenir pendant ces périodes difficiles.

Les familles francophones de BFC Esquimalt ont une tendance à maintenir des amitiés avec d'autres francophones. Malgré la presque unanime déclaration selon laquelle la langue d'un individu n'était pas un facteur déterminant pour forger une amitié, presque tous les membres de familles militaires francophones interviewés estimaient que leurs fréquentations amicales étaient surtout constituées de francophones. Plusieurs raisons ont été évoquées pour expliquer ceci. L'une d'elles est simplement une question de fatigue interactive. La plupart des conjointes (et des militaires) avaient un niveau de compétence limité en anglais à leur arrivée dans la région et éprouvaient donc initialement des difficultés à établir des relations autres que fonctionnelles avec des anglophones. Mais même après plusieurs années de résidence dans la région de Victoria, accompagnée d'un niveau beaucoup plus élevé de compétence en anglais, les membres de familles francophones continuent de trouver que de parler anglais exige un effort constant limitant leur appréciation des contextes informels propices à la création de véritables amitiés.

G.A. : Les gens avec qui vous vous tenez plus est-ce que c'est plus des francophones?
I : Oui
G.A. : Est-ce qu'il y a des anglophones aussi?
I : Euh, oui. Celle tout de suite à côté est anglophone mais, tu sais, je lui parle comme ça mais… sortir, partir une soirée de temps avec des anglophones je trouve ça trop difficile.
(F.Civ.Mar.)

À l'obstacle linguistique s'ajoute celui des références culturelles. Les discussions entre amis traitent souvent d'évènements d'actualité, de la vie quotidienne ainsi que de nombreux sujets culturels et artistiques tels le cinéma, la musique, la télévision, l'humour, la littérature et la politique. Or, les familles militaires francophones, provenant presque toutes du Québec, ont généralement des goûts et surtout des références culturelles qui divergent significativement de celles de la plupart des anglo-canadiens. Il devient donc difficile de discuter de certains sujets avec les anglophones. Malgré le partage d'une langue commune (l'anglais), certaines expressions demeurent obscures et les sujets de conversation ne sont pas familiers. Cette situation n'est pas à sens unique : s'il est parfois pénible de devoir demander des explications par rapport à une référence évidente pour les interlocuteurs anglophones, il peut être tout aussi épuisant d'expliquer les références culturelles québécoises aux anglophones, ce qui peut mener à une exclusion de ces derniers dans des groupes constitués de francophones, même si la langue utilisée est l'anglais.

G.A. : Ça a cliqué plus souvent avec les francophones?
I : Oui, parce que tu t'exprimes dans ta langue. Dans mon cas, j'aime beaucoup être amie avec les anglophones, j'ai beaucoup de plaisir puis tout ça puis c'est parfait mais, culturellement parlant, c'est plus facile d'être amie avec un francophone parce que tu sais de quoi qu'on parle. Bon, habituellement au point de vue musique, au point de vue de la bouffe....
(F.Civ.Mar.)

Le partage d'une même langue et la connaissance de références culturelles similaires sont donc en partie responsables du fait que la plupart des amitiés entretenues soient celles avec d'autres francophones. Les amitiés sont des relations délibérées non prescrites et il semble important pour les membres des familles militaires francophones de pouvoir les utiliser pour échapper, même brièvement, au travail constant de vivre dans un environnement culturellement étranger. Dans leurs temps de loisir, ils aiment entretenir des conversations sur des sujets qui sont familiers à tous les interlocuteurs et ne pas avoir à parler une langue seconde.

Des facteurs structurels et situationnels doivent aussi être évoqués afin d'expliquer la tendance francophone dans les amitiés. En effet, les militaires francophones de BFC Esquimalt évoluent dans un environnement de travail officiellement désigné comme anglophone : même s'il y a environ 20% de présence francophone sur la base, la plupart des individus avec lesquels le militaire entre en contact par le biais de son travail sont anglophones. Malgré ceci, les francophones ont souvent tendance à maintenir des amitiés durables avec d'autres francophones. En plus

des raisons linguistiques et culturelles mentionnées précédemment, ceci peut être expliqué par des effets secondaires du système de promotion et de l'entraînement de base.

Les Forces Canadiennes utilisent depuis longtemps un système de promotion au mérite demandant que chaque individu soit périodiquement évalué par ses supérieurs. Ces évaluations sont le principal outil servant à l'attribution de promotions aux rangs supérieurs. Les détails de ces évaluations débordent du cadre de cette recherche, mais il suffit de dire que les témoignages recueillis confirme que, comme dans le système militaire américain décrit par John Hawkins (2001 :77-80), tout élément négatif, ou même la simple exclusion d'éléments excessivement positifs, peut avoir un impact sur la carrière d'un individu. Selon les individus que j'ai interviewés, même des éléments de la vie personnelle peuvent s'immiscer dans les évaluations ou les orienter. Le commérage serait rampant dans les Forces Canadiennes, où certains individus gagnent à faire circuler des rumeurs défavorables au sujet de ceux qui sont en compétition avec eux pour être promus. L'un des résultats de cette situation est que plusieurs militaires m'ont affirmé qu'il est préférable de ne pas socialiser avec des collègues à l'extérieur du milieu de travail.

> G.A. : Les gens que vous fréquentez est-ce que c'est des gens qui travaillent avec vous ou c'est des gens de d'autres unités?
> I : De d'autres unités. Je vous dirais que c'est pas très adapté de se tenir avec les gens de nos unités respectives après les heures de travail, à moins d'avoir connu ces gens là avant d'être posté avec eux. Il y a beaucoup de poignardage dans les Forces Canadiennes, et dans le dos en plus. C'est je vous dirais presque généralisé.
> G.A. : De quel genre? Pour les promotions ou…

I : Bien tout fonctionne par promotion n'est-ce pas? Donc le gars qui est en haut de toi il n'a aucun intérêt à ce que tu viennes lui piquer sa place, parce que c'est pas dit qu'il va monter vers une autre position. Puis toi, tu peux passer par-dessus. Alors, ce que tu fais de bon va être parfois mené à ton dossier, mais très rarement, et tout ce que tu fais, qui est moins bon, va se retrouver dans ton dossier dans le temps de le dire.
(H.Mil.Célib.)

La plupart d'entre eux entretiennent de bonnes relations au travail mais n'y développent pas de réelles amitiés se prolongeant dans la vie civile. Néanmoins, les militaires maintiennent bel et bien des amitiés avec d'autres militaires. Selon les participants à cette recherche, les amitiés les plus durables sont celles forgées au cours de l'entraînement de base et des cours de métier. Cette période de formation est cruciale en ce qu'elle constitue un processus de socialisation effectuant la transformation de l'individu civil en militaire. L'entraînement de base est physiquement et émotionnellement exigeant, offrant maintes opportunités de développer un sentiment d'appartenance aux Forces Canadiennes, mais aussi particulièrement à sa cohorte (Harrison et Laliberté 1994 :27-34). Le fait de vivre cette période formatrice est propice à la création de liens pouvant perdurer tout au long de la carrière militaire et prenant précédence sur les ambitions personnelles de promotion. Il est généralement possible pour les militaires de compter sur les individus avec qui ils ont vécu leur entraînement de base. Il est possible que des liens similaires puissent être créés par la participation à des déploiements opérationnels, comme ceux ayant lieu en ce moment en Afghanistan, mais pour nombre de militaires, l'entraînement de base est la période la plus difficile de leur carrière dans les FC jusqu'à ce genre d'opérations. Or, au sein des FC les membres du

rang font cet entraînement séparément selon leur première langue officielle. Afin d'assurer un accès équitable aux divers emplois dans les Forces Canadiennes, le processus complet d'entraînement de base, d'entraînement environnemental et de métier sont disponibles dans les deux langues officielles (des exceptions existent : certains cours de métier plus avancés, les manuels et autres outils d'instructions ne sont parfois offerts qu'en anglais). Plus que d'être disponibles, il est obligatoire de suivre ces cours dans la langue déclarée la première langue au moment du recrutement[8]. Le résultat est donc que les amitiés et le sentiment d'unité forgé par l'entraînement de base se fait en grande partie entre individus s'étant identifiés comme locuteurs de la même langue.

À leur arrivée dans la région de BFC Esquimalt, alors que la plupart des francophones n'y connaissent aucun civil, ils sont par contre déjà liés au monde militaire. L'une des premières opportunités pour établir des amitiés est par les collègues du conjoint enrôlé dans les FC, notamment par ces amis rencontrés lors du processus de formation et qui se retrouvent avec lui à BFC Esquimalt. Il est plus fréquent pour les recrues de la marine canadienne de continuer de se côtoyer après la formation que dans les autres services, puisque celle-ci est constituée de deux bases opérationnelles uniquement[9]. Ceci constitue donc un autre élément favorisant les amitiés avec les francophones chez les familles militaires francophones.

---

[8] Lors d'une présentation à la rencontre annuelle 2006 de l'Association de linguistique des provinces atlantiques, Michelle Daveluy rapportait les propos d'un marin au sujet d'un problème survenu lors de son recrutement. Il lui avait été expliqué que la langue est comme le sexe, il faut en choisir un et ne cocher qu'une case sur le formulaire.

[9] Une troisième base navale opérationnelle pourrait voir le jour puisque le gouvernement fédéral à récemment fait l'annonce d'un projet de port militaire dans l'arctique canadien.

Même si les amitiés sont moins clairement orientées sur l'axe civil/militaire que sur l'axe linguistique, une tendance ressort. En effet, bien que les membres des familles militaires francophones aient souvent des amis à la fois parmi la communauté militaire et la communauté civile, plusieurs maintiennent leurs amitiés les plus intimes avec d'autres militaires, ou membres de familles militaires. Cette tendance ne serait pas exclusive aux militaires francophones, mais cette situation a des effets spécifiques sur ceux-ci qui seront discutés plus loin.

L'une des raisons les plus évidentes pour cette orientation est la même raison structurelle qui pousse les francophones vers des amitiés avec d'autres francophones. Simplement, les familles ont déjà, à leur arrivée dans la région de BFC Esquimalt, des liens privilégiés au sein de la communauté militaire par le membre enrôlé. Les premières amitiés entretenues sont donc souvent celles des amis (généralement francophones) rencontrés par le militaire lors du processus de formation. Aux fils des transferts entre les différents navires et des déploiements, les contacts avec ces amis sont maintenus de façons intermittentes, mais plusieurs sont maintenus à long terme. Éventuellement, lorsqu'un couple établi une famille, il est fréquent qu'une certaine distance soit créée avec les amis célibataires, mais que les liens soient renforcés avec ceux ayant aussi une famille, ou souhaitant en établir une. Ainsi, la plupart des individus interviewés affirment avoir leurs amitiés les plus intimes avec des membres d'autres familles militaires.

La seconde raison expliquant cette orientation est le partage d'un style de vie similaire. Tout comme les individus ayant des enfants tendent à maintenir des amitiés avec d'autres couples ayant aussi des enfants afin de pouvoir converser avec des individus dans une situation similaire à la leur et ainsi plus sensibles aux défis

accompagnant ce style de vie, les membres de familles militaires aiment pouvoir socialiser avec d'autres membres de familles militaires. Plusieurs membres de familles militaires, francophones et anglophones, ont affirmé que les civils ne comprennent que très rarement le style de vie militaire et qu'ils ne sont pas à même d'avoir de la sympathie pour leur situation lors de périodes difficiles telles les longues périodes de déploiements. Les civils considèrent souvent que les militaires sont bien payés, qu'ils ont une bonne sécurité d'emploi et surtout, que le style de vie militaire est un choix volontaire. Les conjointes de militaires trouvent donc peu de sympathie parmi les civils, qui estiment que celles-ci devaient savoir que les déploiements sont une réalité d'une carrière dans la marine lorsqu'elles ont décidé d'établir une famille avec un marin des Forces Canadiennes.

Le style de vie des familles militaires est significativement différent de celui des familles civiles et celles-ci font face à des défis particuliers. Comme les amitiés sont un contexte dans lequel les individus aiment pouvoir s'exprimer librement sur des sujets d'intérêt commun, les familles militaires trouvent préférable de s'associer avec d'autres familles militaires, tout comme les francophones ou les couples avec enfants s'associent entre eux.

Ces tendances ne sont pas nécessairement aussi clairement observables chez tous les francophones rattachés à la communauté militaire. Les célibataires, entre autres, semblent avoir une approche plus individuelle à l'établissement et au maintien d'amitiés. En début de carrière, tel que mentionné plus haut, les militaires francophones tendent à forger des amitiés avec d'autres militaires francophones mais plusieurs ont des réseaux

plus diversifiés après une longue résidence dans la région. Alors que les nouveaux membres des FC vivent l'expérience militaire comme semblable à celle d'une *institution totale* puisque tous les aspects de leur vie gravitent autour de la communauté militaire (Winslow 1997:10-14), plusieurs militaires tendent à diversifier leurs activités après un certain nombre d'années, vers la communauté civile. Contrairement aux militaires membres de familles francophones qui par leurs enfants et conjointes sont orientés vers la communauté francophone, les militaires célibataires s'engagent souvent dans des activités de la communauté civile plus large, qui est anglophone. Les militaires célibataires installés dans la région depuis un certain temps tendaient donc à avoir des amis anglophones dans le monde civil et des amis anglophones et francophones dans la communauté militaire.

Les francophones membres de familles bilingues se retrouvent aussi dans des situations particulières, mais celles-ci dépendent beaucoup des détails de la répartition des compétences linguistiques au sein de la famille. Dans la plupart des cas de familles bilingues au sein de mon échantillon, le membre anglophone n'avait au mieux qu'une maîtrise très limitée du français. Les amitiés partagées par les deux conjoints étaient donc généralement anglophones. Dans les cas où le membre francophone est militaire, celui-ci pouvait maintenir des amitiés avec d'autres militaires francophones, ce qui était moins fréquent lorsque le membre francophone était la conjointe civile.

Les membres de familles militaires francophones avaient aussi souvent quelques bons amis anglophones. Ceux-ci étaient parfois des collègues du membre militaire mais

aussi les conjointes anglophones d'amis francophones. Un autre milieu propice à la création d'amitiés avec des anglophones serait le milieu de travail anglophone de la conjointe, mais très peu de conjointes affirment socialiser intimement avec leurs collègues de travail.

Le milieu professionnel

Le réseau social est aussi constitué des relations établies dans le milieu de travail. Celui-ci, constitué par des collègues, des supérieurs et subordonnés, des clients, des partenaires ainsi que par les outils de travail et le milieu physique, constitue un environnement linguistique dans lequel un individu est susceptible de passer une grande partie de son temps et, par conséquent, d'avoir un impact sur l'expérience vécue de la communauté.

Les familles militaires ont bien évidemment toutes en commun d'avoir au moins l'un de leurs membres au service des Forces Canadiennes et travaillant à partir de BFC Esquimalt. La langue de travail y est systématiquement l'anglais, donnant à cette langue une place prédominante dans la vie du militaire. La Loi sur les langues officielles ainsi que les programmes militaires en matière de bilinguisme assurent néanmoins une présence du français à BFC Esquimalt. Une première preuve de ceci se trouve dans l'environnement physique par le biais de l'affichage bilingue sur la base. La signalisation routière, les noms d'édifices, les avertissements en matière de sécurité et autres

affichages officiels sont presque toujours présentés en anglais et en français. L'affichage bilingue se trouve dans des positions aussi prédominantes que le message de bienvenue sur la base (« Welcome to CFB Esquimalt / Bienvenue à BFC Esquimalt ») jusque dans des détails tels le noms des rues (« chemin Commodore road »).

Illustration 3. Affichage bilingue de BFC Esquimalt

Notons que le fait d'assurer la présence du français par l'affichage doit être compris non seulement comme servant à diriger les francophones sur la base, puisque ceux-ci comprennent presque toujours l'anglais, mais surtout comme un effort de présenter un environnement bilingue. L'utilisation des deux langues représente la réalisation physique de choix idéologiques. Des parallèles peuvent être établis avec une

situation comme celle de l'affichage au Nunavut, tel que décrit par Daveluy et Ferguson (sous révision). Deuxièmement, les politiques linguistiques des Forces Canadiennes font que l'effectif de BFC Esquimalt, et des unités qui y sont rattachées, est constamment constitué d'au moins 20% de francophones, malgré sa désignation comme unité de langue anglaise. Ceci ne signifie pas que chaque militaire ait 20% francophones dans son environnement de travail puisque ceux-ci ne sont pas répartis uniformément au sein des métiers et des divers départements. Les militaires interviewés me disent que la présence francophone dans leur milieu de travail varie grandement selon les assignations. Bien qu'il y ait toujours un certain nombre de francophones sur un navire donné, il est possible que certains en aient des concentrations plus ou moins grande et ceux-ci sont répartis au sein des départements. Par exemple, un militaire suggérait que le navire NCSM Calgary, une unité de langue anglaise, aurait eu 40% d'effectifs francophones à une certaine époque. Ainsi, un technicien en communication navale peut avoir une majorité de collègues francophones travaillant à sa proximité pendant quelques mois pour ensuite se retrouver unique francophone de son département sur un autre navire. Dans une unité telle un navire, les militaires ont bien entendu l'occasion de socialiser avec les autres membres de l'équipage qui ne travaillent pas directement avec eux et ont donc au moins certaines possibilités de contacts avec d'autres francophones. L'une des opportunités de socialisation est celle offerte par les repas, pendant lesquels il est possible de s'asseoir et de parler avec d'autres membres de l'équipage. Selon les équipages, il est fréquent que les francophones se rassemblent à ces occasions, et qu'ils entament des conversations en français, mais il est aussi fréquent que ces conversations passent rapidement à l'anglais pour ne pas exclure les anglophones. Peu importe la proportion de francophones au sein

d'un département, la langue de travail y est toujours l'anglais. Les francophones suivent généralement une formation linguistique afin de les préparer à leur environnement de travail, à la conclusion d'une formation de base et de métier en français, mais font face à une difficile période d'adaptation une fois assignés à leurs unités respectives. Selon le Coordonnateur de la Base pour les Langues Officielles, les Forces Canadiennes placent le fardeau du bilinguisme sur les officiers, et non sur les membres du rang, mais mes entretiens avec les membres du rang indiquent que dans les situations où la nouvelle recrue n'est pas capable de communiquer efficacement avec son superviseur, c'est le subordonné qui doit apprendre une seconde langue. Lors d'une présentation à la conférence annuelle de l'Association de linguistique des provinces atlantiques, Daveluy (2006(a)) expliquait que même sur une unité de langue française comme le NCSM Ville de Québec, un faible niveau de compétence en anglais peut être dangereux puisque tous les messages d'urgence sont diffusés en anglais.

Si les membres militaires des familles francophones partagent des environnements linguistiques similaires par leurs occupations professionnelles, leurs conjointes civiles se retrouvent dans une plus grande variété de situations. Premièrement, plusieurs conjointes éprouvent des difficultés à se trouver un emploi. L'économie locale de la région de Victoria est telle que le prix des logements rend difficile pour une famille de n'avoir qu'un seul revenu et peu des conjointes peuvent se permettre de ne pas avoir d'emploi. Or, le marché de l'emploi de la région est presque aussi compétitif que celui de l'habitation. De nombreux individus, toutes langues confondues, m'ont confirmé que la recherche d'emploi à Victoria est surtout un défi de réseautage, et qu'il est nécessaire

d'avoir de bonnes relations pour obtenir un emploi intéressant. Les conjointes civiles francophones se trouvent donc doublement désavantagées par rapport aux travailleurs locaux puisqu'en plus de ne pas avoir de réseau établi dans la région, elles ne maîtrisent généralement pas bien l'anglais à leur arrivée. Une réévaluation du niveau de compétence en anglais est la première source de désenchantement des conjointes s'établissant dans la région de la base et celle-ci est en grande partie liée à la recherche d'emploi. Une conjointe de militaire expliquait qu'elle avait dû abandonner sa carrière d'infirmière à son arrivée dans la région.

> G.A. :Est-ce que vous auriez aimé continuer là-dedans quand vous êtes arrivée ici?
> I : Oui j'aurais aimé ça mais… (…) en partant j'avais pas assez d'anglais. Puis même avec le niveau d'anglais que j'ai, selon moi, je suis pas encore assez bonne en anglais pour aller travailler (…) pour moi faudrait que je sois parfaite bilingue pour tout bien comprendre. Puis aussi, ma licence était bonne au Québec mais ici elle n'est pas bonne. (…)
> G.A. : Si vous retourniez au Québec est-ce que vous retourneriez à votre ancienne carrière?
> I : Oui sûrement. Sûrement.
> (F.Civ.Mar.)

Malgré les difficultés initiales, les conjointes civiles réussissent éventuellement à se trouver un emploi. Celui-ci peut être dans un environnement francophone ou anglophone, dépendant en grande partie du secteur professionnel ciblé. Les individus ayant une formation en enseignement ou en administration peuvent éventuellement travailler en français, possiblement à l'École Brodeur, dans un service de garderie, ou

dans une école de langue. Pour plusieurs autres, le passage par la Société francophone est plutôt bref, et ceux-ci obtiennent des emplois en anglais après une formation linguistique, souvent dans des positions exigeant une formation limitée, afin d'améliorer leurs compétences en langue seconde. Quelques conjointes obtiennent aussi un poste civil au sein de la communauté militaire. À moins d'être au sein d'un service directement dirigé vers la francophonie (tel l'école des langues), cet environnement de travail est généralement anglais.

Une situation particulière est celle où les deux partenaires sont membres des Forces Canadiennes. Parmi les individus rencontrés lors de cette recherche, uniquement les couples sans enfants pouvaient se permettre de maintenir simultanément deux carrières à temps plein au sein des Forces Canadiennes. Selon les participants aux entrevues, la naissance d'un enfant dans un couple constitué de deux militaires mène presque systématiquement au retrait de la mère du service régulier. Les conjointes peuvent par contre parfois garder ou obtenir un emploi à temps partiel dans la réserve.

L'accès aux services

En plus de leurs amitiés et de leurs activités professionnelles, le réseau social des familles est constitué de leurs interactions lors de l'utilisation de divers services et programmes. Or, tel que rapporté en introduction, les pourvoyeurs de services identifiés comme étant à même de desservir la communauté militaire francophone offraient des

perceptions contradictoires sur l'utilisation que les familles militaires francophones font de leurs services, ce qui me porta à me demander où celles-ci se retrouvent. Dans cette section, je documente l'utilisation de services tels que décrits par les individus rencontrés lors de mon travail de terrain.

L'une des préoccupations des conjointes de militaires est d'obtenir un emploi et les services pouvant faciliter ce processus font partie de ceux qui sont souvent utilisés. Le CRFM réfère les francophones à la Société francophone de Victoria pour les aider dans cette tâche et les oriente donc ainsi vers la communauté civile francophone. Plusieurs conjointes, ayant éprouvé des difficultés à obtenir un emploi après leur arrivée à Victoria, ont eu recourt aux services de la Société francophone de Victoria et de l'organisation associée Éducacentre afin de mettre à jour leur curriculum vitae, obtenir des équivalences de diplôme ou même une nouvelle formation professionnelle. Tous ces services y sont disponibles en français et permettent une certaine socialisation dans cette langue. Le passage à la Société francophone et à Éducacentre est par contre passager, répondant à un besoin ponctuel, et la plupart des conjointes ayant utilisé ces services ne maintinrent pas de contacts significatifs une fois ce besoin comblé. Seules les personnes s'étant orientées vers des activités professionnelles ayant un rapport direct avec la communauté francophone maintenaient des relations constantes avec ces organisations.

L'un des seuls services offerts par le CRFM spécifiquement dirigé vers les francophones sont les cours de langue. La plupart des conjointes parlent très peu l'anglais à leur arrivée et réalisent rapidement le besoin de prendre des cours de langue. Huit des

onze conjointes civiles francophones de militaires rencontrées lors de mon séjour à Esquimalt avaient fait un passage par les cours d'anglais du CRFM, avec des niveaux de satisfaction variés. Cinq des huit conjointes ayant suivi ces cours s'en disaient peu satisfaites. On les qualifie de cours *d'accommodation*, peu structurés et trop superficiels, qui dans l'ensemble ne permettent pas de véritablement développer un bilinguisme suffisant, par exemple, pour le marché de l'emploi. Certaines se sont dites satisfaites des cours, dont celles ayant reçu les cours pendant les quelques années où le tutorat individuel était disponible ainsi que celles qui ne tentaient pas à l'époque d'obtenir un emploi en anglais. Malgré les cours gratuits offerts par le CRFM, plusieurs conjointes ont donc préféré trouver des cours d'anglais dans la société civile, que ce soit par le biais de la Société francophone de Victoria ou d'un autre organisme.

D'autre part, les cours de langue font par contre aujourd'hui partie de l'expertise des Forces Canadiennes et les militaires ont la possibilité de suivre une formation linguistique intensive, rémunérée, afin de les mettre à niveau pour les besoins de leur emploi. Ces cours ne sont pas toujours disponibles une fois la carrière entamée, surtout pour les membres de grades inférieurs, mais la trajectoire normale de la formation initiale inclut normalement cette formation.

Une autre source d'interaction liée à l'accès aux services se trouve dans les soins de santé et de dentisterie. Alors que les militaires reçoivent leurs soins de santé sur la base, les conjointes doivent avoir recours à des services au sein de la communauté civile, bien que leurs frais soit couverts par l'assurance de leur conjoint. Les services de santé en français seraient rares à Victoria, mais plusieurs conjointes réussissent tout de même à en

obtenir quelques-uns. Si certaines ont trouvé médecins et dentistes francophones par hasard ou par bouche-à-oreille, d'autres ont aussi activement fait des recherches pour satisfaire un besoin jugé important, soit de pouvoir communiquer aisément avec leurs professionnels de la santé. Parmi celles qui reçoivent leurs services en anglais, la plupart ont exprimé qu'elles préfèreraient, idéalement, avoir accès à des services en français, surtout pour des évènements tels une grossesse. Plusieurs des conjoints militaires ont aussi exprimé qu'ils aimeraient avoir accès à un médecin francophone, mais que cela n'est malheureusement pas possible. La base offre certains services essentiels en français à ses employés, malgré la désignation de la base comme unité de langue anglaise, mais la réalité n'en demeure pas moins qu'un militaire doit généralement se contenter du médecin disponible pour recevoir des services.

> G.A. : Est-ce que vous avez des services sur la base en français?
> I : Il doit y avoir des docteurs qui parlent français (…) Bien premièrement, moi, à cause que je suis sur un bateau, il faut que j'aille voir mon médic sur le bateau en premier, et lui me réfère sur la base, (…) mais il n'y a pas de docteur spécifique, c'est premier arrivé premier servi.
> (H.Mil.Mar.)

Les militaires membres de familles francophones que j'ai rencontrés se résignent donc tous à obtenir leurs soins de santé en anglais, malgré le fait que des soins en français soient théoriquement disponibles. Cette attitude se retrouve aussi parfois dans les interactions avec le milieu civil, tels dans l'accès aux services gouvernementaux. Même si certains bureaux gouvernementaux affichent des services en français, ou si une ligne téléphonique donne une option de parler avec un représentant francophone, les

francophones décident souvent d'utiliser l'anglais afin d'éviter les délais, ainsi que les désappointements lorsque que le service s'avérait ne pas être disponible, ou de piètre qualité.

Si le CRFM d'Esquimalt n'offre que quelques services en français, il offre tout de même toute une gamme de programmes et d'activités à l'intention de la communauté militaire en général, surtout pour les familles. Il est bien entendu possible pour les membres de familles francophones d'avoir recours à tous ces programmes. Néanmoins, les conversations avec des employés du CRFM ainsi qu'avec les familles militaires francophones laissent croire que peu d'entre eux y participent. J'identifie deux volets principaux constituant les types de services offerts par le CRFM, ceux orientés vers les enfants de familles militaires, dont ils sera question plus bas, et ceux dirigés vers les conjointes, incluant la recherche d'emploi et les services de soutien lors des déploiements. Ayant déjà déterminé que les francophones ont peu recours aux services de recherche d'emploi du CRFM, je me concentre sur les services de déploiements et d'adaptation à la vie militaire, qui ont la spécificité d'être exclusifs à la communauté militaire.

Le CRFM offre régulièrement un atelier de bienvenue à l'intention des conjointes de militaires intitulé « *Military 101* », auquel j'ai eu l'occasion d'assister. Cet atelier met en contact les nouvelles arrivantes avec des conjointes ayant une longue expérience de la communauté, donne des informations sur les activités du CRFM, explique certaines particularités de la communauté militaire, et tente de répondre aux questions des participantes. Des panélistes invités offrent leurs témoignages et encouragent les

participantes à s'impliquer dans la communauté. *Military 101* est aussi une opportunité de s'inscrire avec le CRFM et de mettre son nom sur des listes de contacts pour des activités futures. L'atelier auquel j'ai assisté s'est déroulé exclusivement en anglais et toutes les participantes et panélistes étaient anglophones. La facilitatrice de l'activité m'expliquait que ce genre d'atelier ne serait disponible en français que si un nombre significatif de conjointes francophones démontraient un intérêt au même moment, ce qui ne se produit que très rarement. Autrement, des conjointes francophones se joignent parfois au groupe, leur participation étant limitée par leur niveau de confort. Selon un autre employé du CRFM, le même genre de phénomène se produit au sujet des activités entourant les déploiements. Les services sont disponibles en anglais pour les conjointes francophones pouvant fonctionner en anglais, mais la même employée du CRFM disait qu'elle ne savait pas si les francophones unilingues sont bien desservies. Selon elle, plusieurs de celles-ci ne participent aux activités de déploiements que si elles ont l'assurance de la présence d'autres francophones. Puisque la majorité des conjointes francophones ont un niveau d'anglais minimal à leur arrivée à Esquimalt, la qualité du contact initial avec la communauté militaire laisse à désirer et les liens nécessaires au développement d'une participation au sein de la communauté demeurent très faibles.

L'éducation des enfants

L'expansion du réseau social des familles militaires francophones est en grande partie orientée par le fait d'avoir des enfants ainsi que par les choix faits par rapport à leur

éducation. Pour leurs enfants d'âge préscolaire, les parents adoptent des stratégies variées, en grande partie fondées sur l'emplacement géographique de leur domicile. En effet, si plusieurs parents préféreraient envoyer leurs jeunes enfants dans des services de garderie francophones, ils décident souvent d'utiliser ceux qui se situent à une distance rapprochée de leur domicile ou de leur lieu de travail. Puisque les coûts élevés du marché domiciliaire de Victoria poussent de nombreuses familles à vivre dans des communautés plus éloignées des services de garderie en français, plusieurs enfants de familles francophones fréquentent des garderies locales anglaises, ou des services de garderie en résidence privée, généralement aussi anglaises. Notons que malgré le fait que le CRFM offre un service de garderie, aucun des francophones rencontrés ne l'utilisent sur une base régulière. La garderie du CRFM, uniquement anglophone, est aussi dispendieuse que les garderies civiles (certaines me disaient qu'elle était en fait plus dispendieuse) et le manque d'espace crée une longue liste d'attente. Surtout, la réalité est que les individus demeurant assez près de la garderie du CRFM pour justifier son utilisation se trouvent aussi à vivre à une distance raisonnable de la garderie civile francophone et choisissent donc d'y envoyer leurs enfants.

Certains parents ont aussi décidé de modifier leurs stratégies après avoir initialement envoyé leurs enfants dans des garderies anglaises. Avant de fréquenter une garderie, les enfants de familles francophones vivent dans un environnement presque complètement français et leur acquisition de la langue familiale progresse de façon constante. Plusieurs parents m'ont par contre confié avoir développé une certaine inquiétude lorsque leur enfant se mit à utiliser un vocabulaire ou des structures de phrase

anglaises après avoir joint la garderie. À ce moment, les parents décident souvent d'envoyer leurs enfants à la garderie en français, lorsque cela est possible.

Le CRFM offre tout de même un service qui est utilisé par les familles militaires francophones, le «*casual day-care*». Ce service de garderie a pour fonction de donner un répit temporaire aux familles militaires en prenant soin de leurs enfants pendant quelques heures. Ce service n'est pas gratuit, mais en période de déploiement, chaque famille peut placer gratuitement un enfant au *casual day-care* pendant trois heures par semaine. Ceci permet aux conjointes devant assumer seules les responsabilités familiales de laisser leurs enfants sous la garde de quelqu'un d'autre au moins une fois par semaine, ne serait-ce que pour faire des emplettes, ou pour avoir quelques heures de repos. Même les conjointes n'ayant que très peu de relations avec le CRFM avaient généralement eu recours à ce service à quelques reprises.

Les parents semblent avoir des relations différentes avec les garderies anglophones et francophones. La relation avec les garderies anglophones est impersonnelle et les parents ne s'y impliquent que peu directement. Les parents sont par contre beaucoup plus sollicités par la garderie francophone, qui, étant rattachée à l'unique école francophone de Victoria, devient potentiellement un des principaux milieux de socialisation de l'enfant, et des parents, pour de nombreuses années.

Car, si les familles adoptent une variété de stratégies pour l'éducation de leurs enfants d'âge préscolaire, il en est tout autrement une fois venue le temps d'aller à l'école. Toutes les familles militaires francophones vivant dans un rayon raisonnable envoient, ou prévoient envoyer leurs enfants à l'École Victor-Brodeur. Une participante

suggérait que des parents de familles francophones vivant dans l'un des quartiers militaires envoient plutôt leurs enfants dans le programme d'immersion francophone d'une école située plus près de leur domicile, mais je n'ai rencontré personne dans cette situation pendant mon séjour à Esquimalt. Selon plusieurs participantes, les programmes d'immersion francophone sont plus populaires que jamais dans la région de Victoria, chez les anglophones, alors que les francophones envoient leurs enfants à l'école en français. Selon le site électronique de l'École Victor Brodeur, contrairement aux programmes d'immersion où tous les enfants sont admissibles, uniquement les enfants d'individus ayant eux-mêmes reçu une éducation en français, de ceux qui ont un autre enfant ayant reçu ou recevant un éducation en français, ou de nouveaux immigrants, sont éligibles à l'admission à l'École Victor-Brodeur (École Victor-Brodeur 2007 : site électronique). Tous les cours y sont donnés en français et les élèves y sont incités à parler français entre eux. Les communications avec les parents se font uniquement en français, ce qui pose parfois des difficultés pour les familles bilingues dont l'un des parents est anglophone unilingue.

L'École Brodeur offre des services de la garderie jusqu'à la 12^{ième} année et les parents qui décident d'y envoyer leurs enfants peuvent donc s'attendre à une relation à long terme avec l'institution francophone. Les parents, surtout ceux d'enfants du niveau primaire, sont souvent sollicités pour participer à des activités communautaires ou faire du bénévolat les mettant en contact avec d'autres francophones. Plusieurs membres de familles militaires développent des amitiés par le biais de l'École Victor-Brodeur, souvent leurs seules amitiés avec des civils. En fait, le réseau de parents fréquentant

l'école Victor-Brodeur est une source constante de socialisation en dehors des amitiés et du milieu de travail.

Relations à distance

Un autre élément important des réseaux sociaux des familles militaires est constitué d'interactions à distance. Pratiquement tous les membres de familles militaires francophones que j'ai rencontrés provenaient d'autres régions du Canada, plus spécifiquement du Québec. Ces individus maintenaient des liens réguliers avec des amis et, surtout, avec des membres de leur famille demeurant toujours au Québec.

> I : Ça me coûte 150$ de téléphone.
> G.A. : Donc c'est assez fréquent?
> I : C'est continuellement. Régulièrement. Si c'est pas par internet, c'est par téléphone.
> (F.Civ.Mar.)

Bien que les interactions par courriel ou téléphone n'aient pas le même type d'impact sur l'expérience de la communauté que les interactions face-à-face, celles-ci occupent une place assez significative dans la vie des individus interviewés pour être prises en considération. La plupart des francophones rencontrés affirment déployer une quantité considérable de ressources pour maintenir contact avec la famille québécoise : connexions internet haute-vitesse, appels interurbains, billets d'avion. Sur ce dernier point, le nombre et l'âge des enfants d'une famille ont un impact considérable. Les

familles sans enfants, ou n'ayant que des enfants âgés de moins de deux ans, font régulièrement des voyages au Québec, généralement au moins une fois par année alors que celles ayant des enfants plus âgés ne peuvent que rarement se permettre de telles dépenses[10]. Un compromis est parfois de faire voyager les grands-parents en payant leurs billets plutôt que d'acheter un billet pour chaque membre de la famille. Selon le CRFM, plusieurs conjointes militaires sans emploi profitent des vacances d'été de leurs enfants pour retourner au Québec avec ceux-ci, particulièrement si leurs conjoints sont en déploiement. Lors d'une rencontre à l'école des langues de BFC Halifax, l'officier responsable de l'école expliquait qu'un problème similaire existe sur la côte atlantique : les familles francophones quittent souvent la base pour l'été à partir de la fin des classes de leurs enfants. Ceci est problématique du point de vue de l'institution militaire, puisqu'il est préférable pour le bien-être de leurs employés que ceux-ci puissent toujours retrouver leurs familles lorsqu'ils reviennent sur terre ferme.

Autres activités

Avant l'ouverture de l'École Victor-Brodeur à la communauté francophone civile de Victoria, la plus importante institution française de la région était la paroisse Saint-Jean Baptiste, la paroisse catholique francophone. Pendant plusieurs années, une grande partie de la congrégation était issue de la base navale, et plusieurs anciens militaires en font toujours partie. Mais depuis plusieurs années, la paroisse est en déclin, entre autre,

[10] Pour les vols nationaux, les enfants de moins de deux ans qui n'occupent pas leur propre siège volent gratuitement.

selon certains témoignages, parce que les familles militaires de CFB Esquimalt ne fréquentent plus l'église. En plus du manque d'intérêt des nouvelles générations pour la pratique religieuse, l'une des raisons évoquées est que lors du déménagement pour se rapprocher du centre-ville de Victoria, l'église s'est éloignée d'Esquimalt et de la communauté militaire en général. J'ai pu rencontrer quelques militaires à l'Église Saint-Jean Baptiste qui fréquentent régulièrement la communauté catholique et dont les activités avec la paroisse constituent une part importante de leurs réseaux sociaux. La vie sociale de ces individus est donc grandement orientée vers des activités en français, du moins à l'extérieur du travail. Mais les quelques militaires actifs rencontrés à l'Église ne sont pas représentatifs des familles que j'ai rencontrées puisque la majorité de celles-ci ne pratiquent pas activement la religion.

En dehors de la communauté religieuse, la société civile francophone de Victoria organise aussi un certain nombre d'activités communautaires visant à donner l'opportunité aux francophones de se retrouver et de parler leur langue. Parmi celles-ci, « Les Beaux Jeudis », des 5-à-7 mensuels ayant lieu dans un pub du centre-ville de Victoria. Les Beaux Jeudis sont des soirées informelles pendant lesquelles les francophones sont invités à se regrouper pour prendre un verre et discuter dans un contexte de relaxation. Si plusieurs militaires francophones, célibataires et en couple, m'ont affirmé avoir déjà participé à cette activité, aucun des couples avec des enfants mineurs ne le font pas puisque les enfants ne sont pas admis à cet endroit. En fait, lors de ma participation à un Beau Jeudi, je n'ai fait la rencontre d'aucun militaire et d'une seule conjointe de militaire. Celle-ci était venue à Victoria indépendamment de son conjoint,

qu'elle avait rencontré après son arrivée, et après avoir tissé des liens avec la communauté civile. Une autre conjointe de militaire m'expliquait ses raisons pour son manque d'intérêt pour cette activité :

> I : Quand tu vas à ces évènements là c'est toujours les mêmes que tu vois. C'est toujours la même petite gang qui se regroupe à tous les évènements.
> G.A. : Est-ce que vous êtes allez dans ces évènements là?
> I : Quelques fois, mais c'est toujours les mêmes sujets, toujours les mêmes gens. (F.Civ.Mar.)

Une activité de la communauté civile francophone semblant exercer une certaine attraction sur les familles est la célébration de la Saint-Jean Baptiste, le 24 juin. La plupart des francophones que j'ai rencontrés lors de mon séjour dans la région de BFC Esquimalt affirment avoir participé ou vouloir participer à de telles activités. La Saint-Jean est populaire parmi les familles puisque les enfants peuvent participer à certaines activités. Il est intéressant de noter que la Saint-Jean offre un contexte pour l'interaction entre les communautés civiles et militaires : plusieurs civils (entre autre rencontrés au Beau-Jeudi) disent que la célébration de la Saint-Jean était l'unique occasion qu'ils avaient eu de rencontrer des francophones militaires.

Conclusion

En demandant aux membres des familles militaires francophones de me parler des individus qu'ils fréquentent, en amitié comme au travail, des contacts avec leurs familles

étendues ainsi que des programmes et services qu'ils utilisent, il m'a été possible de tracer le portrait du réseau social de chacune d'entre elles. Chaque famille est unique et doit être considérée séparément, chacun de leurs réseaux sociaux étant distincts, ce qui n'empêche pas d'en extraire certaines tendances. Les membres de familles francophones ont une forte tendance à maintenir la majorité de leurs amitiés les plus intimes avec d'autres francophones. Afin d'expliquer ceci, j'ai évoqué des raisons linguistiques, culturelles mais aussi structurelles, puisque le processus de formation des Forces Canadiennes semble contribuer à forger des amitiés entres francophones. Bien que moins définitive, ces mêmes familles ont aussi une propension à cultiver leurs amitiés avec d'autres familles militaires qui sont plus à même de comprendre leur style de vie.

Au niveau professionnel, les activités de la famille sont souvent divisées entre le monde civil et le monde militaire lorsque les deux partenaires ont un emploi. Si plusieurs conjointes travaillent en français dans des organisations civiles desservant la communauté francophone, plusieurs d'entre elles travaillent en anglais, souvent dans des domaines autres que celui dans lequel elles avaient été formées avant leur déménagement dans la région de Victoria. Une expérience commune est une difficile période d'adaptation aux milieux de travail anglophones. Une majorité d'individus, même parmi les membres des Forces Canadiennes, dit ne pas avoir été adéquatement préparés à l'immersion anglophone qui les attendait.

En dehors de services offerts spécifiquement aux membres des FC, les familles militaires francophones n'utilisent que très peu les services de la communauté militaire, incluant ceux destinés aux familles militaires et offerts par le CRFM. Malgré la gamme de services qui y sont offerts, les conjointes francophones de militaires ont plutôt

tendance à utiliser les services existant au sein de la société civile, entre autre parce qu'ils y sont référés par le CRFM. Dans la société civile, elles utilisent les services sans y être reconnues comme appartenant à des familles militaires et peu de services sont spécifiquement adaptés à leur situation. Les difficultés issues du style de vie militaire demande des services particuliers, tels ceux de support pendant les périodes de déploiement, et ceux-ci ne sont disponibles qu'au sein de la communauté militaire, mais plusieurs conjointes ne les utilisent pas, soit parce qu'elles ne sont pas confortables pour le faire en anglais ou plus tard parce qu'elles n'ont jamais développé de relations avec le CRFM.

Une importante partie du réseau social des familles est influencée par les choix faits par rapport à l'éducation de leurs enfants. Bien que ceci soit moins marqué avec les enfants d'âge préscolaire, le choix de service de garderie et d'école est l'un des principaux facteurs orientant les familles francophones vers la communauté civile francophone. Celles-ci identifient systématiquement l'acquisition du français comme étant prioritaire dans l'éducation de leurs enfants et prennent les dispositions nécessaires pour les envoyer dans une école francophone, si la distance avec leur résidence le permet, bien que des garderies et des gardiennes anglophones soient parfois utilisées pour les enfants d'âge préscolaire. Les parents maintiennent souvent une relation à long terme avec l'école Victor-Brodeur, qui constitue une importante source de socialisation avec des civils.

Nous voyons ainsi comment les portraits de communautés présentés au premier chapitre son nuancés lorsqu'on les enrichit des détails sur les réseaux sociaux des

membres des familles militaires francophones. Par contre, afin de mieux comprendre les enjeux de la vie quotidienne de ces familles à Esquimalt, le chapitre suivant va au-delà des réseaux interactionnels pour s'attarder aux perceptions que celles-ci ont de leur environnement, et ce par le biais de leur discours.

Chapitre III

Un sentiment d'exclusion

Le discours des familles militaires francophones

La constitution du réseau social n'est qu'une partie des facteurs influençant la vie des familles francophones dans la région de BFC Esquimalt. Savoir qu'ils ont des amis francophones tout en acceptant d'utiliser des services publiques en anglais ne nous permet pas d'évaluer comment ils vivent cette situation. Ainsi, il est nécessaire de prêter attention à ce que les membres de ces familles ont à dire au sujet de leurs interactions sociales ainsi qu'à la façon dont ils en parlent. Au fils de mes conversations avec des membres de familles militaires, certains des thèmes suggérés lors des entrevues suscitèrent des commentaires particulièrement pertinents à la compréhension de la vie communautaire. Dans cette section, je propose de me pencher sur certains de ces thèmes qui, bien que ne concernant pas directement la constitution des réseaux sociaux, demeurent néanmoins évocateurs de la vie des familles francophones de BFC Esquimalt.

Au sujet de la langue

De toute évidence, l'un des sujets de prédilection pendant les entrevues fut celui de la vie en tant que francophone dans un environnement majoritairement anglophone. Les individus que j'ai rencontrés m'ont parlé de différentes étapes de leur adaptation, en

commençant par leur arrivée dans la région. Pour plusieurs, l'un des premiers défis consiste en une réévaluation de leur niveau de compétence en anglais :

> I : Même quand je suis arrivée ici il y a deux ans et demi, je me pensais pas mal bilingue. Mais je suis arrivée ici et je me suis rendu compte que…
> (F.Civ.Mar.)

Ce genre d'affirmation fut répétée par plusieurs. La plupart des Québécois disaient avoir surestimé leur niveau de compétence en anglais avant de se retrouver en situation d'immersion et n'avaient par conséquent pas pris de mesures à ce sujet avant leur déménagement. Ceci est particulièrement vrai pour les conjointes civiles, dont plusieurs s'attendaient à pouvoir facilement apprendre l'anglais une fois sur place.

> I : L'anglais, on pense qu'on est bilingue avant d'arriver, parce qu'on part de notre patelin. Comme moi j'avais étudié l'anglais à l'école puis bon, j'aurai pas de problèmes, ça va prendre deux trois mois et je vais être parfait, ça va aller et puis tout ça. C'est pas aussi facile qu'on le dit.
> (F.Civ.Mar)

Puisque la marine canadienne est un environnement majoritairement anglophone, que BFC Esquimalt est officiellement désignée comme une unité de langue anglaise et que les militaires francophones suivent une formation intensive avant leur arrivée à Esquimalt, il est surprenant que plusieurs d'entre eux affirment aussi ne pas avoir été préparés à l'omniprésence de la langue anglaise dans leur nouvel environnement. Ceux-ci

se disent avoir été étonnés de réaliser à quel point leur niveau de compétence était inadéquat.

> G.A. : Comment ça c'est passé [l'adaptation au milieu de travail anglophone]?
> I : Très mal (…) tu as des idées dans ta tête puis tu essais de les dire mais il n'y a personne qui comprend puis après un bout ils font comme… tu sais, ils veulent plus t'écoûter. Il faudrait au moins que tu saches parler. Et c'est dommage pour ça.
> (H.Mil.Mar.)

La trajectoire habituelle de formation initiale des militaires inclut une formation linguistique pour les individus en ayant besoin (tels des francophones unilingues devant travailler dans des unités anglophones) mais les nombreuses déviations possible de ce trajet font que plusieurs des individus rencontrés se sont retrouvés au travail sans avoir reçu de cours d'anglais, ou avant d'avoir développé une habileté adéquate. Même après plusieurs mois de formation linguistique intensive, les francophones trouvent que leur niveau d'anglais ne leur permettait pas de performer à leur plein potentiel à leur arrivée sur un navire. Les témoignages concernant la façon dont les supérieurs réagissent à cette situation semblent contradictoires, probablement plus le résultat d'expériences individuelles, mais il s'en dégage une certaine frustration, pas nécessairement orientée vers les marins francophones, mais vers une structure qui exige de la part des supérieurs de travailler avec des recrues qui sont compétents dans leur métier mais avec lesquels il est difficile de communiquer.

I : Maintenant je sais qu'il y a des jeunes, qu'ils lancent dans la fosse aux lions. Ils vont faire leur cours à Saint-Jean puis ils comprennent pas un mot d'anglais ou quasiment pas d'anglais puis ils prennent des cours, en anglais, puis pour moi ils passent juste les jeunes. Après ça wouf! Ils les envoient sur les bateaux puis le jeune il ne comprend pas grand-chose.
(H.Mil.Célib.)

L'adaptation à l'environnement de travail militaire est difficile pour toutes les recrues mais les francophones doivent faire face au défi additionnel qui consiste à prouver leur valeur malgré les difficultés de communication.

Toutefois, les militaires ayant suivi une formation linguistique disent avoir été satisfaits par les cours offerts. Ce sont des cours intensifs à temps plein s'étalant sur plusieurs mois, donnés dans l'une des écoles des langues des FC. L'un des problèmes avec les cours de langue des FC est qu'ils ne sont pas toujours disponibles pour les membres du rang, et même pour certains officiers. Le Coordonnateur de la base pour les langues officielles de BFC Esquimalt m'expliquait que le fardeau du bilinguisme dans les FC est celui des officiers qui devaient être capables de communiquer avec leurs subordonnés et que les cours de langue leur sont donc destinés en priorité. En dehors des cours de langue qui leur sont offerts lors de leur formation initiale, il peut donc être difficile pour un membre du rang désirant perfectionner son anglais d'obtenir accès à l'école des langues. Même pour les officiers, il peut parfois être difficile de faire approuver une formation linguistique lorsqu'il est question de perfectionnement, même lorsqu'un poste exige une fine compréhension de l'anglais.

I : Je me suis battu pour avoir des cours d'anglais mais je n'ai pas réussi.
G.A. : Est-ce qu'il y a des justifications pourquoi vous avez pas eu de formation linguistique supplémentaire?
I : D'abord, parce que mon niveau d'anglais est trop haut pour les cours qui sont offerts ici, mais pas assez haut pour que je sois capable de faire mon travail. Il faut que je rédige des rapports en anglais tout le temps puis, les évaluations de rendement, je vais dans des meetings et je fais des présentations. Ça prend du temps et il faut que mes collègues revoient tout ce que je fais. Je ne suis pas autonome. Mais le niveau d'anglais qui serait assez haut est réservé aux commandants.
(H.Mil.Mar.)

Mais si les FC voient l'importance d'accorder à leurs employés une formation linguistique intensive, elles n'estiment pas avoir le même degré de responsabilité envers leurs conjointes. Les FC reconnaissent une responsabilité envers les familles militaires et déclarent même une responsabilité accrue envers les familles re-localisées dans des contextes où elles seront minoritaires au point de vue linguistique, mais les efforts déployés pour offrir de la formation linguistique aux conjointes laissent à désirer selon plusieurs d'entre elles.

G.A. : Puis les Forces ici, elles n'offrent pas des cours aux conjoints?
I : (silence) oui
G.A. : Vous avez préféré aller du côté…
I : Mais c'est pas ça, c'est que c'est pas des cours à temps plein. Euh (silence) c'est pas méchant ce que je vais dire. C'est que c'est un cours… c'est pas professionnel. C'est donné, sur le bord d'un comptoir, puis euh, c'est pas… Écoute c'est gratuit donc ça vaut ce que ça vaut.
(F.Civ.Mar.)

Les conjointes, ayant connaissance des cours qui sont offerts aux militaires et qui désireraient avoir l'opportunité de suivre une formation linguistique intensive, trouvent que les cours offerts par le CRFM sont «peu professionnels» et qu'ils ne sont que «des cours d'accommodement». Certaines conjointes se sont dites satisfaites de ces cours, mais celles désirant, ou nécessitant pour des raisons de travail, une formation plus poussée ont systématiquement eu à recourir à des services offerts par la société civile, généralement à leurs frais. Il semblerait que le niveau de satisfaction varié par rapport aux cours d'anglais du CRFM soit aussi lié à une variation constante du type de services offerts. À un certain moment les cours n'étaient plus ou moins que des groupes de conversation informelle alors que certaines conjointes ont eu droit à des sessions de tutorat individuel.

Une source importante d'angoisse chez les conjointes francophones de militaires est la recherche d'emploi dans un milieu anglophone. Plusieurs d'entre elles avaient des occupations professionnelles avant de déménager dans la région de Victoria mais ne sont plus capables de les maintenir pour de multiples raisons : marché du travail saturé de Victoria, non-équivalence de la formation, incapacité d'effectuer le travail en anglais. Parmi les huit conjointes civiles membres de familles militaires francophones qui avaient un emploi avant de déménager à BFC Esquimalt, uniquement deux furent à même de poursuivre leurs occupations à Victoria alors que les autres eurent à se réorienter et trouver des emplois demandant peu de formation ou de compétences en anglais. Pour certaines, la recherche d'emploi elle-même est particulièrement difficile à cause de leur

niveau de confort en anglais, dont celle-ci ayant demandé à son conjoint de l'accompagner à ses entrevues :

> I : …la première entrevue c'était *housekeeping* dans un hôtel, puis il [son conjoint] est venu avec moi parce que je parlais pas du tout, je comprenais absolument rien (…) puis la fille là c'était *sheet*… serviette… *towel*… ok. (F.Civ.Mar.)

Plusieurs conjointes ont recourt à des emplois exigeant peu de formation comme milieu d'immersion afin d'apprendre l'anglais, pour éventuellement ouvrir les portes à des emplois plus intéressants. Néanmoins, après plusieurs années d'immersion anglophone, plusieurs conjointes n'estiment toujours pas avoir un niveau d'anglais suffisant pour pouvoir accéder à des emplois équivalent à ceux qu'elles avaient au Québec.

> I : …je suis tannée de faire des jobs 'poches' là. Mais c'est parce que je ne me sens pas nécessairement capable de faire une job où est-ce que je vais avoir besoin de parler tout le temps, ou bien de faire des choses spécifiques. (F.Civ.Mar.)

D'autres conjointes adoptent une autre stratégie face à l'obstacle linguistique dans l'accès au marché de l'emploi et s'orientent plutôt vers les services à la communauté francophone. En travaillant pour la Société francophone de Victoria, l'École Victor-Brodeur, Éducacentre ou divers services de garderie, elle sont à même de pouvoir travailler en français.

La question linguistique présente aussi certains obstacles dans l'accès à différents services et demande aux conjointes de militaires de faire certains choix. Tout comme dans la recherche d'emploi, le manque de confiance dans la compétence linguistique pose des problèmes aux conjointes au début de leur séjour. Même lorsqu'il existe certains services spécialement orientés vers les francophones ou vers les nouveaux venus à la communauté militaire, il est possible que certaines personnes n'en prennent jamais connaissance. Une jeune épouse unilingue francophone, nouvellement installée dans la région de BFC Esquimalt, ne savait pas qu'il existait des groupes de rencontre près de chez elle puisque ceux-ci sont annoncés dans le périodique de la base, qui est rédigé en anglais, malgré la publication irrégulière de quelques articles en français. Il est donc possible que le niveau de confort en anglais au moment de l'arrivée ait un impact sur la participation d'une famille à la communauté militaire. Notons que le CRFM d'Esquimalt n'a pas accès à une liste exhaustive des familles reliées à la base locale, contrairement à certains autres CRFM. Le centre doit donc s'en remettre aux diverses unités pour l'informer de l'arrivée d'un militaire avant de pouvoir lui envoyer des informations concernant ses services. Il est donc probable que de nombreuses familles militaires habitent dans la région avec lesquelles le CRFM n'a jamais eu contact.

Outre les services du CRFM, les conjointes francophones doivent aussi faire un choix par rapport à certains services essentiels tels les soins de santé. Certaines tentent activement d'obtenir accès à des soins en français, avec divers niveaux de succès : certaines en obtiennent par hasard, d'autres sont satisfaites de recevoir des soins en anglais. Mais de manière générale, pour des situations précises, telle une grossesse, les conjointes préfèreraient avoir des services dans leur langue :

I : ...mais je suis sur une liste pour un médecin québécois, français, francophone (...) parce que c'est plus facile. Si j'avais eu un médecin francophone... il y a des choses que je ne savais pas vraiment comment dire. (...) j'allais voir le médecin puis je n'étais pas à l'aise, je ne savais pas comment dire ce que je voulais. (F.Civ.Mar.)

Malgré une certaine frustration, les familles militaires francophones acceptent par contre d'utiliser surtout l'anglais dans l'accès aux services gouvernementaux ou de services à la clientèle de diverses compagnies privées. Le sentiment le plus souvent exprimé est que l'attente supplémentaire pour obtenir accès à un tel service en français n'en vaut généralement pas la peine.

I : Comme des fois au téléphone, je me suis aperçue que des fois tu appelles à des places, puis ils te donnent le choix français-anglais. Bien ici, surtout si c'est provincial ou des choses comme ça, si tu pèses pour le français tu vas attendre plus longtemps (...) Donc sais-tu quoi? Au lieu d'attendre quinze, vingt minutes, avec les enfants qui crient en arrière bien, on va aller du côté en anglais. (F.Civ.Mar.)

Certains condamnent le fait que les services en français ne soient pas autant disponibles qu'ils devraient l'être dans un pays officiellement bilingue :

I : Mais pour le service français ici je trouve que ça va de pire en pire, parce qu'on se fait beaucoup assimiler par l'asiatique (...) je suis allée au bureau de chômage, il y avait plus de services en chinois qu'en français. (...) Ils ont la pancarte « anglais et français ». Tu arrives là puis tu dis « Can I have the service in French?

> Oh! We don't have anybody today ». (…) Moi j'ai pour mon dire que si on est dans un pays bilingue, nous autres il faut qu'on apprenne notre anglais à l'école, mais les anglais il faut qu'ils prennent un an puis s'ils le veulent ils ont le choix de prendre une option…
> (F.Civ.Mar.)

Finalement, peu importe leur niveau de compétence linguistique, la plupart des francophones expriment à un moment ou à un autre une certaine fatigue de toujours devoir s'exprimer en anglais.

> I : Je suis un peu tanné là de parler en anglais. C'est plus difficile de s'exprimer. Tu sais si on parlait en français, tu veux parler de quelque chose à quelqu'un de…
> I2 : Des fois ça vient tellement compliqué de dire quelque chose qu'on abandonne.
> (H.Mil.Mar./F.Civ.Mar.)

Pour certains, c'est parce que le fait de parler en anglais demande continuellement un effort supplémentaire, pour d'autres il s'agit de ne pas avoir assez de références culturelles en commun avec leurs interlocuteurs. Finalement plusieurs estiment que les gens qui ne les connaissent que par la langue anglaise ne les connaissent pas vraiment.

> I : Je trouve ça frustrant parce que les gens avec qui tu travailles, ils n'en viennent jamais à te connaître comme qui tu es vraiment, fait que ça devient ennuyant...
> (H.Mil.Mar.)

Ils croient aussi que certaines personnes se rendent compte du fait qu'elles se comportent différemment en anglais et en français :

I : Il y en a un qui m'a vu parler une fois avec ma blonde en français « Hein! On dirait que tu es comme une autre personne! ». C'est vraiment comme ça, je suis une autre personne en anglais!
(H.Mil.Mar.)

Par rapport à la communauté militaire

Un autre thème fréquemment abordé est celui de la vie au sein d'une communauté militaire. Je regroupe dans cette section les commentaires faits par les individus que j'ai rencontrés concernant des sujets tels les services offerts par la communauté militaire, le fait d'y avoir des enfants et leur situation domiciliaire.

Dans sa présentation d'une communauté militaire américaine en Allemagne lors de la guerre froide, Hawkins (2001 :50-66) décrit les multiples implications pour les familles de se trouver un logement dans les quartiers militaires ou dans des quartiers civils. Les familles francophones doivent faire un choix similaire et, pour elles comme pour toute autre famille militaire, le fait de vivre sur ou en-dehors de la base a un impact sur l'expérience de la communauté. Les familles militaires ont la possibilité de faire une demande pour avoir droit de louer une maison ou un appartement dans l'un des quartiers résidentiels de la base. Les logements familiaux, communément appelés PMQ (à l'anglaise, pour *Permanent Married Quarters*) sont des quartiers à accès contrôlé où les résidences sont réservées à l'usage des militaires ayant une famille. Lors de mon séjour à

Esquimalt j'ai eu l'opportunité de rencontrer des individus vivant dans les PMQ ainsi que d'autres résidant en dehors de la base. J'ai recueilli des opinions partagées quant au pour et contre de la vie dans les PMQ. Pour certains, les PMQ représentent une option pratique pour louer un logement à proximité de la base.

> I : On a fait des visites de logements puis on a été estomaqués un peu par le prix des logements ici, évidement (…) puis les PMQ je trouvais que c'est idéal, c'est sur la base, puis les coûts sont assez abordables, c'est proche, c'est plein d'avantages, comme j'ai un terrain. Puis c'est le coût surtout.
> (F.Civ.Mar.)

Si l'achat d'une maison est idéalement jugé préférable, le marché de l'habitation de la région de Victoria est tel qu'il est difficile pour les nouveaux arrivants d'acheter une maison près de la base. La plupart des individus que j'ai rencontrés qui demeurent relativement près de la base, à l'extérieur des PMQ, ont acheté leur maison il y a déjà plusieurs années et estiment qu'il ne leur serait pas possible d'acheter dans le contexte actuel.

> I : … on a commencé à chercher pour une maison. On a été chanceux dans ce temps là parce que le prix des maisons était relativement élevé comparé au Québec, mais pour aujourd'hui il était très bon. Très bas.
> I2 : En ce moment, (…) on peut vendre la maison 300 000$ de plus que ce qu'on a payé.
> I : C'est l'enfer. Donc on a été chanceux.
> (H.Mil.Mar/F.Civ.Mar.)

La pénurie de logements abordables pousse un grand nombre de familles militaires à s'installer de plus en plus loin de la base pour se loger. Ces familles estiment que les ressources et le temps conséquemment attribués au voyagement sont des coûts nécessaires à leur qualité de vie. De plus, plusieurs trouvent qu'il est de toute façon préférable de mettre une certaine distance entre eux et la communauté militaire. Un sentiment couramment exprimé est que, sans vouloir se distancer des ses obligations envers les Forces Canadiennes, le membre enrôlé souhaite pouvoir s'éloigner du monde militaire lorsqu'il n'est pas en service. Il est alors possible de protéger sa vie privée tout en restant disponible. Plusieurs craignent que les PMQ consiste en une communauté fermée où les commérages vont bon train.

> I : Encore là, ça c'est une clique hein? Ceux qui restent sur les PMQ, t'en as tout le temps une couple qui sont des pies (…)
> I2 : Toute une gang de commères!
> I : Ça sait tout qu'est-ce qui se passe, puis si il y a quelqu'un qui entre chez vous, bien là il y a quelqu'un qui. (…)
> I2: J'ai une copine qui habite sur un PMQ (…) je vais juste aller la visiter puis la voisine va venir voir je suis qui. Ah non je ne suis pas capable!
> (H.Mil.Mar/F.Civ.Mar)

Cette même caractéristique des PMQ est par contre vue d'un bon œil par certains de ses résidents, qui estiment que le quartier est plus sécuritaire puisque tous les résidents sont connus par l'organisation militaire et que l'accès y est contrôlé. De plus, plusieurs affirment que les résidents des PMQ sont de manière générale très respectueux de la vie privée de leurs voisins.

Plusieurs conjointes de militaires ont aussi exprimé une certaine frustration quant au fait qu'elles et leurs conjoints ont accès à des services différents. Pour une d'entre elles, l'exemple par excellence est celui du centre de conditionnement physique.

> I : J'avais été au centre de conditionnement physique militaire. Encore là, tu as le centre pour les conjointes militaires et pour le militaire, et tu as le centre militaire [uniquement] pour le militaire.
> G.A. : ah oui, c'est deux…
> I : Ce n'est pas le même centre, pas du tout. C'est vraiment deux mesures là. Fait que j'ai préféré à la place aller au Juan [de Fuca, un centre de conditionnement civil]. L'année passée j'ai fait un an à ce gym là. Au gym des militaires, bien des conjoints. (…) Mais, c'est, *so-so*. (…) Le leur [le gym des militaires] on ne peut même pas le visiter. Mais mon chum a dit ça rien à voir au gym des conjointes. (F.Civ.Mar.)

Ce type de commentaires a aussi été fait par rapport aux cours de langue. Les conjointes de militaires ont droit à des cours d'anglais donnés par le CRFM, dont la qualité est insatisfaisante selon certaines, alors que leurs conjoints ont accès à des cours professionnels intensifs.

> I : Lui c'est différent. Lui c'est vraiment une école militaire puis c'est du huit heures par jour, puis ah mon dieux! J'aurais aimé avoir ces cours là. … Il a appris dans le temps de le dire, aujourd'hui il est capable d'écrire en anglais, de parler continuellement en anglais. En neuf mois. … Les professeurs qu'il a eu ce sont des personnes qui parlent toutes quatre à cinq langues.
> G.A. : Donc ce n'est pas les mêmes profs qu'ils offrent aux conjoints?

I : Oh, non non! Ça n'a rien à voir.
(F.Civ.Mar.)

Ce genre de situation peut porter les conjointes à se sentir de moindre importance que le militaire de la famille. Les FC reconnaissent avoir une responsabilité envers les conjoints et conjointes de leurs membres et leur donnent donc accès à des services tels des centres de conditionnement physique et des cours de langue, mais ceux-ci sont systématiquement de qualité inférieure à ceux offerts aux militaires. Les conjointes perçoivent que leur bonheur n'est surtout important que dans la perspective de son impact sur le bien-être de leurs conjoints militaires.

I : ... [l'assurance santé] c'est pour la qualité de vie! ... Si les femmes sont heureuses, les maris sont heureux et peuvent aller en mer plus longtemps donc ils essaient de nous garder très heureuses!
(F.Ex-Mil..Mar.)

Dans une certaine mesure, certaines politiques des FC confirment ceci. BFC Esquimalt offre aux militaires des services sociaux et psychologiques pour les aider à négocier certaines crises personnelles. Selon une travailleuse sociale de la base, il lui est possible d'offrir ses services aux conjointes civiles uniquement si cela est pertinent pour le bien-être du membre des FC. Le fait que le membre des FC obtienne toute une gamme de services par le biais de la base créé une certaine division au sein de la famille. En plus des services sociaux, le membre des Forces reçoit tous ses soins de santé et de dentisterie sur la base alors que la conjointe doit trouver des services au sein de la société civile, bien que les frais soit couverts par une assurance médicale. Il est important de noter que les

conjointes n'expriment pas le désir de recevoir leurs soins de santé sur la base; la division mentionnée au sein de la famille est structurelle et représentative du statut particulier de la famille comme constituant une intersection entre les communautés civiles et militaires.

Si avoir des enfants est dans le meilleur des cas un évènement bouleversant pour un jeune couple, le fait de les avoir au sein de la communauté militaire pose des défis additionnels et plusieurs des individus que j'ai rencontrés m'en ont parlé. La principale implication d'avoir un enfant dans une famille de la marine canadienne se trouve dans la probabilité de l'absence du militaire à un moment ou à un autre. Les marins ne sont pas continuellement en mer, mais il est probable qu'au cours de l'année entourant la naissance d'un enfant le père soit appelé à participer à un ou plusieurs déploiements. Puisque les familles militaires francophones n'ont généralement pas de famille élargie dans la région de Victoria, les conjointes peuvent se retrouver isolées à un moment où elles pourraient désirer avoir plus de soutien. Plusieurs participantes m'ont dit avoir eu des interactions confrontationelles avec les FC lorsqu'elles tentaient de s'assurer de la présence de leur conjoint lors de la naissance d'un enfant.

Comme il est clairement expliqué dans la session d'information *Military 101,* les FC n'offrent aucune garantie que leurs membres puissent être présents lors de la naissance d'un enfant. Les conjointes se sont tout de même démontrées prêtes à déployer des efforts considérables pour tenter de garder leur conjoint sur la terre ferme pour cet évènement. La situation prend un angle différent pour les couples où les deux partenaires sont membres des FC. Dans les trois cas de familles au sein de mon échantillon où les

deux partenaires étaient membres des Forces régulières avant la naissance d'un enfant, le membre féminin de la famille s'était retiré des forces régulières.

Il est aussi possible de se trouver isolé de la communauté civile au niveau personnel. Si plusieurs des individus rencontrés expliquent cela comme étant le fruit du hasard, d'autres croient qu'ils maintiennent plus de relations d'amitié avec d'autres militaires parce que les civils ne comprennent pas les défis propres à leur style de vie.

> I : …on s'associe pas nécessairement avec le monde civil parce que, on a pas les même expériences.
> I2 : Puis ils ont pas les mêmes points de vue, de vie.
> G.A. : Comme quoi?
> I2 : Bien, c'est compliqué à dire mais, le monde ne comprennent pas (…) j'essaie d'expliquer puis le monde sont comme, voyons, c'est pas si pire que ça! La différence entre partir comme quatre mois, cinq mois, des fois juste un mois et demi. (…) Ils ne comprennent pas, il faut leur expliquer : mon mari est parti pour… [ils disent] « Ah bien c'est rien ça! Ça va bien allé!» Oui c'est évident que tu ne l'as jamais fait toi!
> (H.Mil.Mar./F.Ex-Mil.Mar.)

Une autre conjointe expliquait que les interactions sont parfois difficiles avec les civils parce que plusieurs considèrent que les militaires sont biens payés, qu'eux et leurs familles ont droit à un grand nombre de bénéfices sociaux ainsi qu'au support d'une puissante institution et que les familles militaires sont mal placées pour se plaindre de leur sort. Ces personnes ont ainsi peu de compréhension pour les conjointes qui cherchent à parler des difficultés de la vie militaire.

> I : …le monde disait « ah! tu es allée voir ton chum en Australie! » Bien oui ça faisait quatre mois je l'avais pas vu. […] ils disent « vous avez des gros salaires! ». Ça ne vaut pas ne pas voir mon chum pendant sept mois. […] mais même avec le salaire, moi il faut que j'arrête de travailler parce que mon chum part sur le bateau. […] moi il faut que j'oublie ma carrière!
> (F.Civ.Mar.)

Finalement, une autre caractéristique de la vie en communauté militaire que plusieurs des interviewés ont discuté est le sentiment d'être constamment sous surveillance. En effet, plusieurs militaires souhaitent mettre une certaine distance entre eux et la communauté militaire afin de protéger leur vie privée. Mais ceci va au-delà du lieu de résidence pour s'étendre aux relations sociales en générale. Si les personnes que j'ai rencontrées préfèrent avoir de bons amis parmi les militaires, leur cercle de confiance s'estompe rapidement et plusieurs estiment qu'il n'est pas recommandable de trop socialiser dans la communauté de leur milieu de travail. La préoccupation principale est que les commérages issus d'une telle socialisation puissent être nuisibles à la carrière du membre des FC puisque les évaluations essentielles au système de promotion sont hautement suggestives. Lors d'une présentation dans un cours d'anthropologie militaire, Anne Irwin (2006(a)) a présenté aux étudiants la transcription d'une réunion où était discutée l'évaluation de subordonnés. Les négociations constituant le processus d'évaluation laissent voir que des impressions qui ne sont pas strictement professionnelles peuvent avoir un poids important. Les individus rencontrés à Esquimalt expriment aussi qu'il existe une certaine crainte de faire une bêtise en présence d'autres militaires.

I : C'est plate mais c'est ça. C'est certain que des fois tu ne peux pas. Tout se sait dans le militaire, tu ne peux pas faire le fou puis (…) je me tiens avec des amis qui sont militaires, puis si je vais croche, je vais en entendre parler lundi quand j'arrive à la job.
G.A. : Les rumeurs ça peut être mauvais pour la carrière ça?
I : Ah oui!
(H.Mil.Mar.)

Pour d'autres individus, la distance entre eux et l'institution militaire est importante simplement pour satisfaire le désir de ne pas passer toute sa vie au sein de la communauté. Celle-ci est vaste en nombre, offre une grande gamme de services et fait des demandes sur ses employés ayant de lourdes répercussions sur les familles : selon plusieurs, il serait facilement possible de retrouver les Forces Canadiennes dans tous les aspects de leur vie. Une situation jugée peu désirable par plusieurs.

I : C'est une petite communauté, tout le monde est collé. (…) tout le monde se connaît en plus, dans le militaire c'est pire. Juste pour faire attention, pour que tu aies une vie, si tu ne fais pas attention. Parce que si tu ne fais pas attention la vie s'en va. (…) c'est une grosse bulle puis tu ne pourras jamais sortir de là. Tout est là!
(F.Ex-Mil.Mar.)

Par rapport à la communauté civile

Lors des entrevues, les participants ont aussi abordé différents sujets se rapportant aux particularités de la vie dans la communauté civile de BFC Esquimalt et Victoria mais n'étant pas directement reliés à la compétence linguistique.

Par exemple, de nombreux individus, anglophones et francophones, ont pour opinion que les divers réseaux de la région de Victoria, entre autre le marché de l'emploi, sont généralement très difficiles à pénétrer.

> I : With the low unemployment rate that we have right now you need to know someone to get in. (…) even here, I volunteered for four years before I applied for a job. A lot of our staff come from people who had volunteered here first. (F.Civ.Mar.)

La région est donc décrite comme particulièrement 'clicky', en ce que les contacts d'un individu comptent parmi ses plus importantes ressources. Pour les membres des familles militaires francophones, deux réseaux sont dès leur arrivée prêts à les accepter, celui de la communauté militaire et celui de la communauté francophone. Mais avant de pouvoir s'insérés dans ces réseaux, les nouveaux arrivants doivent souvent faire preuve d'un certain dévouement. L'une des priorités des conjointes dans leurs tentatives de réseautage est d'obtenir un emploi mais pour plusieurs, ceci passe souvent par le bénévolat. Au CRFM comme à la Société francophone de Victoria et à l'École Victor-Brodeur, certains emplois sont disponibles, mais les nouveaux arrivants sont souvent encouragés à faire du bénévolat avant d'être considérés pour un poste.

Plusieurs conjointes disent simplement ne pas être intéressées par le bénévolat, ou ont des besoins financiers trop pressants pour pouvoir en faire et ont donc préféré trouver un emploi demandant peu de formation, comme dans un service d'entretien ou un service à la clientèle.

Les cliques existent aussi au sein de la société francophone. Plusieurs hésitent à participer à certaines activités de celle-ci parce qu'on y retrouve «toujours la même petite gang». Une participante reprochait à un certain sous-groupe de francophones d'être trop fermé sur lui-même et d'encourager une vision folkloriste de l'identité québécoise.

Bien que les francophones militaires que j'ai rencontrés proviennent majoritairement du Québec, la communauté francophone de Victoria est loin d'être homogène. Par exemple, lors de mon passage à la paroisse Saint-Jean Baptiste, j'ai fait la connaissance de plusieurs Français européens qui la fréquentent. Selon quelques témoignages, certaines tensions existent au sein de la paroisse dû au fait que les Français s'intègrent peu aux Canadiens francophones. De plus, des Québécois travaillant dans l'enseignement des langues m'ont exprimé régulièrement vivre certaines frustrations lorsque leur compétence linguistique est mise en question et que des élèves expriment une préférence pour un professeur européen.

Les membres de familles francophones m'ont aussi souvent parlé du choc culturel qu'ils ont vécu à leur arrivée dans la région de Victoria. Bien que les différents participants ne s'entendent pas sur les détails qui différencient les Québécois des Britanno-Colombiens, la plupart remarquent un écart culturel.

> I : Les anglophones sont un peu plus straight que les Québécois. Comme il y a des choses, c'est différent. Veut, veut pas la culture est différente. Comme nous autres on est plus ouverts à plusieurs sujets. Que ce soit le sexe ou tu sais… tu peux faire des jokes. Les Québécois sont plus, plus ouverts. […] Avec les amis anglophones que j'ai, tu n'as pas la même relation qu'avec des amis québécois. Tu ne peux pas avoir la même relation.
> (F.Civ.Mar.)

Un commentaire récurant est que les résidents de Victoria sont très 'british', plus distants et réservés. Un militaire explique comment ceci pouvait être problématique dans la création d'un réseau social.

> I : [dans un évènement social] les francophones vont se lier plus facilement. On se spot plus vite, puis on devient chum plus vite. (…) Je pense ce qui joue là dedans c'est qu'on est très différents. Peut-être encore plus ici à Victoria, les anglophones de Victoria c'est très, british, ça c'est une autre culture. Donc la différence entre les francophones et les anglophones est encore plus grande ici au niveau de l'attitude et de la façon dont on interagit avec les gens. Donc je pense qu'on se retrouve plus, avec des Québécois, c'est plus facile d'entrer en relation parce qu'on a la même façon d'interagir. (…) les gens sont sympathiques, mais c'est difficile de rentrer dans leur bulle (…) C'est pas parce qu'on a pas essayé de rentrer en relation avec d'autres personnes civiles (…) Nous autres on est habitué que, dans l'Est, tu rencontres quelqu'un puis « On devrait faire quelque chose! » et finalement, tu les invites à quelque chose (…) mais ici ça ne se fait pas.
> (H.Mil.Mar.)

Au moins une conjointe voit cette distance d'un œil favorable. Ayant préalablement vécu au sein d'une communauté militaire québécoise, celle-ci trouve que

les anglophones sont plus respectueux de sa vie privée. Elle explique ceci par le fait que la barrière linguistique fait office de filtre gardant à une certaine distance la majorité de la communauté. Il est donc plus facile pour elle de négocier ses relations en les limitant aux réseaux francophones.

> I : Peut-être que si ça c'était une place où ce serait tous des francophones, comme disons, à Val Cartier, je trouverais ça plus difficile parce que… Ici, même s'il y a des francophones, la grosse majorité est anglophone donc, ils ne sont pas tout le temps dans la cours chez-vous.
> (F.Civ.Mar.)

À propos des enfants

Les membres de familles francophones m'ont aussi parlé de leurs enfants, particulièrement de l'importance de leur éducation en français. Plusieurs des parents ont exprimé quelques inquiétudes par rapport au développement linguistique de leurs enfants, ce qui renforce leur désir de leur faire fréquenter l'École Victor-Brodeur. Peu importe l'emphase mise sur la langue française à la maison, tous les enfants des familles rencontrées apprennent éventuellement l'anglais, même si certains l'apprennent plus tard que d'autres.

Sauf une exception notable, les parents francophones ne montrent aucune inquiétude quant à la capacité de leurs enfants d'acquérir l'anglais comme langue seconde et de devenir parfaitement bilingues. La plupart ne voient aucune nécessité de participer dans ce processus d'acquisition linguistique, autrement que pour le ralentir au

profit du français et viennent même à considérer l'anglais comme un mal nécessaire ou même une maladie contagieuse que leurs enfants vont inévitablement contracter dans leur environnement.

> I : Ils sont nés avec l'anglais, ils écoutent la télévision en anglais, parce que les petits bonhommes en français, il n'y en a pas beaucoup. […] on dit toujours qu'ils ont appris le français avec nous puis ils ont attrapé l'anglais. C'est comme une maladie l'anglais.
> G.A. : À la maison c'est toujours en français, donc à part à la télévision où est-ce qu'ils ont appris l'anglais?
> I : Partout.
> (F.Civ.Mar.)

Surtout avec leurs jeunes enfants d'âge préscolaire, plusieurs parents disent devoir insister pour que ceux-ci utilisent le français avec eux.

> G.A. : À la maison vous parlez français?
> I : Tout le temps. […] elle (sa fille) j'essaie de la faire forcer pour qu'elle parle en français mais souvent ça va être… moitié-moitié.
> (F.Civ.Mar.)

Les choix linguistiques des parents francophones sont sujets à de fortes critiques. Plusieurs ne peuvent pas accepter que d'autres parents n'accordent pas la même importance à l'utilisation du français avec leurs enfants.

> I : Il faut que ça vienne du cœur […] Si il y a une chose qui me choque c'est bien ça. J'ai vu des parents me parler en français à moi, très bien, pour se retourner de

> bord puis parler anglais à leurs enfants. Ça, ça me tue. Si tu veux me faire pogner les nerfs là, présente-moi une famille comme ça! C'est juste parce que ce n'est pas dans le cœur.
> (F.Civ.Mar.)

Ces critiques peuvent aussi s'étendre à l'administration de l'École Victor-Brodeur qui décide des règles concernant l'utilisation du français et de l'anglais à l'école. Certains parents pensent que les règlements ne sont pas appliqués de façon assez stricte, ce qui a comme conséquence que les enfants parlent souvent en anglais entre eux en dehors des cours. L'une des conjointes de militaire rencontrées estime même qu'afin de permettre aux enfants de «vraies» familles francophones d'avoir un environnement scolaire complètement français, il serait nécessaire d'en exclure l'accès aux enfants dont le français est réellement plutôt une langue seconde.

> I : Pas n'importe qui peut rentrer à l'école Brodeur […] il y a toujours des passe-droits, malheureusement. […] je suis peut-être bien, *selfish* là, égoïste […] mais pourquoi est-ce que j'envoie mon fils à l'école française? C'est parce que on est francophones, puis il y a beaucoup de parents qui voient ça comme un surplus, ou euh, *a good thing to have*, puis ils ne voient pas que les enfants ont de la difficulté. Il y a beaucoup d'enfants qui seraient beaucoup mieux en anglais. Puis les parents, ils ne veulent pas, ils sont bouchés.
> (F.Civ.Mar.)

Les divisions existant au sein de la communauté francophone sont donc aussi projetées sur leurs enfants qui partagent la même école. Par exemple, une différenciation est faite entre les enfants de familles français, ceux de familles dites exogames (bilingues)

et ceux de familles québécoises. Dans le contexte canadien, comme en discute Daveluy (2007), l'exogamie linguistique est souvent accompagnée d'une idée d'exogamie culturelle à cause de la façon dont les concepts de langue et de culture y sont liés. Ainsi, en plus que de considérer leurs enfants comme francophones, plusieurs des parents rencontrés affirment explicitement que leurs enfants sont Québécois, malgré le fait qu'ils soient nés et aient vécu dans la région de Victoria toute leur vie.

> I : Nous autres, ce n'était pas un choix d'envoyer nos enfants à l'école anglaise ou *French immersion*. Mes enfants sont Québécois, ils sont nés ici mais ils sont Québécois.
> (F.Civ.Mar.)

> I : Mes enfants sont dans le hockey [...] ils jouent aussi au soccer mais cette année les deux saisons étaient en même temps [...] Cette année c'est la première année qu'on n'a pas fait le soccer [...] on vient du Québec fait qu'ils jouent au hockey! Ils n'ont pas eu le choix!
> (F.Ex-Mil.Mar.)

Il est par contre intéressant de noter que la seule personne ayant exprimé une opinion divergente à ce sujet est une francophone travaillant à l'École Victor-Brodeur mais n'ayant pas elle-même d'enfants. Contrairement à ce que disent beaucoup d'autres parents, les étudiants de l'école Victor-Brodeur sont selon elle francophones, mais sont aussi de toute évidence des Britanno-Colombiens.

> I : [...] Il y a par rapport à l'ouverture et l'exubérance [...] les enfants ici ne sont pas Québécois, c'est vraiment des franco... colombiens. Donc ils sont, ils ont la

> mentalité plus anglaise. [...] j'ai voulu lui donner deux becs puis elle a comme figée! Là j'ai dit mon doux! Puis j'ai regardé et l'autre madame elle leur serrait la main.
> (F.Civ.Mar.)

Partir ou rester?

Finalement, un dernier sujet de discussion souvent abordé lors des entrevues est celui des raisons pour être venu à Esquimalt, et celles motivant le désir d'y rester ou de quitter la région. La plupart des recrues avaient fait au moins un court passage dans chacune des bases de la marine pendant les différents stages de leur entraînement et avaient une certaine familiarité avec Halifax et Victoria pour guider leur choix. Pratiquement tous les marins membres de familles francophones que j'ai rencontrés pendant mon séjour à Victoria avaient demandé d'être envoyés à BFC Esquimalt. La raison la plus fréquemment mentionnée pour expliquer ce choix est que Halifax aurait la réputation d'être une «ville de party» où se retrouvent beaucoup de marins célibataires à la recherche de divertissement. Ceux qui choisissent Esquimalt, malgré l'éloignement du Québec, seraient de tempérament plus calme ou désirant mettre l'emphase sur la vie familiale. Une autre raison évoquée pour le choix de Victoria est la simple beauté du paysage ainsi que le climat de la région.

Malgré le fait que les membres des familles militaires francophones se sont déplacés sur la côte ouest de leur plein gré, une majorité d'entres eux envisagent de

quitter éventuellement la région. La plupart des familles désirant rester dans la région y ont des réseaux sociaux bien développés. Si certains individus mentionnent les mêmes raisons pour rester que celles pour être venu initialement, d'autres expliquent qu'après avoir passé toute leur vie adulte dans la région, ils trouveraient difficile de vivre à nouveau au Québec.

> I : Pour l'instant je dirais qu'on va rester ici. Écoute, ça fait douze ans que je suis ici [...] j'ai déménagé de la maison familiale à ici. Ma première épicerie, je l'ai fait ici toute seule [...] Ça serait difficile de se retrouver avec de la famille proche. Je ne suis pas prête à ça encore. Pas que je ne m'entends pas bien avec ma famille, au contraire.
> (F.Civ.Mar.)

Les raisons pour quitter sont souvent les mêmes : pour se rapprocher de la famille et pour vivre dans un environnement francophone. Certains considèrent un retour au Québec avec nostalgie, alors que d'autres y voient des avantages plus pragmatiques.

> I : Il y en a qui rêvent d'aller à Hawaï bien moi je rêve pas d'aller à Hawaï je rêve d'aller au Québec!
> (F.Civ.Mar.)

> I : Pour la famille, premièrement. J'aimerais ça être plus proche de ma mère, de mes parents et de ses parents (ceux de sa conjointe). Si on a des enfants c'est plus facile que tout seul. Au début quand tu as ton enfant, les parents viennent puis le prennent pendant deux jours. Tu peux te remonter un peu. [...] donc pour être proche des grands-parents

I2 : Puis pour l'âge aussi. Nos parents, ils ne rajeunissent pas non plus.
(H.Mil.Mar./F.Civ.Mar.)

Par contre, à moins d'être près de leur retraite militaire, un retour permanent au Québec est peu envisageable pour les membres de la marine canadienne. Ceci est entre autre pourquoi plusieurs considèrent quitter la marine pour l'un des deux autres services. Selon quelques individus interviewés, de nombreux marins souhaiteraient changer ainsi de service, entre autres à cause de certaines conditions de travail mais surtout pour pouvoir accorder plus d'importance à leur vie familiale. Un transfert vers l'aviation, jugée plus progressive, est systématiquement préféré mais un poste dans l'armée de terre demeure un meilleur choix que de rester dans la marine.

I: [Parlant d'être mère et militaire à la fois] C'était difficile parce que, quand je les appelais, disons le matin, puis que leur dis écoute là mon petit il est malade… «Ce n'est pas grave tu t'en viens travailler!» Bien là écoute, je ne suis pas pour laisser mon jeune malade à la maison pour huit heures… ça leur fait pas un pli.
I2 : Ça c'est la vieille mentalité de la marine.
G.A. : Ça serait différent dans d'autres éléments?
I2 : Définitivement, (…) [dans l'aviation] si t'as des problèmes c'est la famille qui passe en premier. Dans la marine c'est la marine qui passe en premier.
(F.Ex-Mil.Mar./H.Mil.Mar.)

Conclusion

La vie des familles militaires francophones dans la région de Victoria, et particulièrement la période d'adaptation initiale, est en grande partie influencée par des obstacles linguistiques. En entrevue, plusieurs m'ont expliqué qu'ils avaient été surpris par la difficulté de se sentir confortable dans leur nouvel environnement anglais. Ils m'ont parlé de leur fatigue linguistique, dans l'accès aux services, au marché du travail ou dans les amitiés, ainsi que leur processus d'apprentissage.

Au sujet de la communauté militaire, les sujets couverts incluent les pour et contre de la vie dans les quartiers militaires ainsi que la qualité des différents services offerts aux militaires et à leurs conjointes. Plusieurs parents m'ont parlé de défis spécifiques à la vie militaire, dont ceux entourant la naissance d'un enfant et le sentiment d'isolement face aux civils.

Les individus interviewés m'ont aussi parlé de la société civile et du fait de vivre dans la région en tant que Québécois/francophones. La majorité voient des différences culturelles entre eux et les natifs de la région et y trouvent des caractéristiques faisant obstacle à leurs efforts de socialisation. Plusieurs expliquent qu'il est simplement plus facile d'entrer en relation avec d'autres Québécois, ce qui explique leur tendance de se regrouper.

Au sujet de leurs enfants, les parents voient non seulement la nécessité de confirmer leur identité de francophone, mais souvent aussi de Québécois. La question de leur socialisation et de leur acquisition du français est sujet à de fortes opinions ainsi qu'à une mobilisation considérable de ressources. Bien que toujours fervents dans leur support

du bilinguisme, des parents manifestent certaines inquiétudes par rapport aux tendances des enfants à parler l'anglais, qui est perçues comme une inévitable conséquence environnementale.

Les opinions sont divisées sur ce qui est de rester dans la région ou de retourner au Québec. Plusieurs, surtout ceux ayant des réseaux sociaux bien établis, sont habitués à Victoria et pensent y rester même après la retraite du membre enrôlé. Par contre, plusieurs désirent se rapprocher de leurs familles et de milieux francophones. Plusieurs familles dont le membre des FC avait encore plusieurs années avant sa retraite envisagent même de quitter la marine canadienne afin d'avoir la possibilité d'être transféré plus près du Québec.

Le discours des membres de familles militaires francophones exprime ainsi un sentiment d'exclusion, la perception de n'être parmi les leurs qu'au sein de petits groupes d'amis partageant à la fois leur langue, culture et style de vie. Ces familles participent à plusieurs communautés mais toujours avec certaines réserves, puisqu'elles considèrent qu'aucunes ne représentent complètement leurs intérêts.

Conclusion

Marginalité, identité et compétition

J'ai décrit la vie des familles francophones de BFC Esquimalt par le biais de leurs réseaux sociaux ainsi que leur perception de leur environnement par l'utilisation de leurs discours au sujet des communautés auxquelles ils sont appelés à participer. L'analyse de ces données nous donne l'opportunité de faire des observations concernant plusieurs concepts d'intérêt anthropologique dont la marginalité, négociation de l'identité, ainsi que les conflits institutionnels.

La marginalité

La vie des familles militaires francophones d'Esquimalt est en grande partie caractérisée par un statut de marginalité. Leur composition particulière leur donne accès à plusieurs communautés et elles peuvent donc potentiellement étendre leurs réseaux sociaux dans de multiples directions, mais toujours en conservant un statut minoritaire. Ce statut minoritaire n'est pas toujours officiel, ou même reconnu par la communauté, mais est bel et bien ressenti. C'est en fait précisément ce manque de reconnaissance qui contribue au sentiment de marginalisation. J'explore donc brièvement plusieurs des différents contextes dans lesquels les membres de familles militaires francophones se trouvent en situation minoritaire : ceux-ci sont des francophones au sein d'une institution anglophone, ils sont des civils dans un contexte militaire, ils sont des militaires lorsqu'en

contact avec la société civile, et sont aussi des Québécois vivant en Colombie-Britannique.

Au sein de la communauté militaire, et ce malgré le statut officiellement bilingue des Forces Canadiennes, les membres de ces familles font parti d'une minorité francophone participant à une institution anglophone. Malgré près de 20% de francophones travaillant à BFC Esquimalt et les efforts déployés pour avoir un affichage bilingue sur la base, la réalité de la vie dans la communauté militaire force à la réalisation qu'une pleine participation passe nécessairement par l'anglais. Les Forces Canadiennes offrent à leurs employés ainsi qu'à leurs familles toute une gamme de services répondant aux besoins les plus vastes. Les membres des FC pourraient théoriquement ne jamais utiliser de services civils et de nombreuses activités de loisir et de soutien sont offertes à leurs conjoints et enfants. Par contre, autant pour les membres des FC que pour leurs familles, ces services ne sont généralement offerts sur une base régulière qu'en anglais ou nécessitent un temps d'attente supplémentaire aux effets dissuasifs s'ils sont disponibles en français. Dans un tel contexte, où la communauté affiche si ouvertement des valeurs de cohésion et d'entraide, le fait de ne pas pouvoir tirer profit de ces différents services doit nécessairement provoquer un sentiment de marginalisation chez les familles francophones. À ceci s'ajoute le fait que la marine canadienne demeure à ce jour un bastion de traditions britanniques au Canada, de par l'histoire de ses stratégies de recrutement, la terminologie qui est employé ainsi que les nombreux liens symboliques entre elle et la couronne britannique (Benschop 2006). À l'approche des réformes ayant touchées les Forces Canadiennes pendant les années soixante, la marine canadienne était

considérée comme «trop britannique», et ce même par les Canadiens anglophones (Pariseau et Bernier 1987 :151). Bien que la marine canadienne ait changé depuis quarante ans, ses membres demeurent conscients de l'importante influence britannique sur ses pratiques ainsi que sur ses mentalités. Les francophones membres de la marine se prêtent au jeu mais eux et leurs familles éprouvent tout de même des difficultés à s'y reconnaître. Ceux-ci sont conscients de leur statut minoritaire et tendent à recréer des contextes culturellement familiers en fréquentant d'autres francophones, généralement Québécois, ce qui contribue à son tour à leur marginalité.

La marginalisation au sein de la communauté militaire est double pour les conjointes puisque celles-ci sont des civiles évoluant au sein d'une institution militaire. Malgré les efforts des FC pour s'assurer la loyauté et le soutien des familles, les conjointes de militaires, particulièrement les francophones qui sont déjà marginalisées par leur langue, sont et demeurent des individus appartenant au monde civil. Bien que les FC offrent une certaine gamme de services aux familles, ceux-ci ne sont pas aussi extensifs que ceux offerts aux militaires. Les membres civils des familles militaires doivent utiliser les divers soins de santé civils, alors que leurs conjoints reçoivent des services sur la base. Les membres des forces ont droit à des cours de langue intensifs de qualité alors que les conjointes on droit à des cours informels dont la qualité fluctue au cours de années. Les conjointes ont accès à un centre de conditionnement physique faisant piètre figure en comparaison à celui offert aux militaires. Les conjointes peuvent consulter les professionnels de services sociaux de la base uniquement si la situation à résoudre a un impact sur le bien-être du membre des FC. Malgré le discours militaire affirmant

continuellement l'importance de la famille, de son rôle au sein de la communauté militaire, de la *famille militaire*, les conjointes se voient constamment exclues de certains aspects de la vie communautaire. Plusieurs des conjointes que j'ai rencontrées expriment avoir réalisé qu'elles ne jouent qu'un rôle secondaire au sein de la communauté militaire et que si leur bien-être est important aux yeux de l'institution militaire ce n'est que pour des raisons d'efficacité opérationnelle. Au lieu de faire des demandes pour avoir plus de services de la part des FC, plusieurs conjointes préfèrent donc se diriger vers la société civile, où elles ne sont pas des membres de deuxième ordre.

Par contre, en plus d'être des civils dans une institution militaire, les membres de familles militaires francophones réalisent rapidement qu'une certaine distance existe entre eux et les individus n'ayant pas l'expérience de la communauté militaire et se retrouvent effectivement à être des militaires au sein de la société civile. Ils ne s'attendent aucunement à recevoir des traitements préférentiels dans leurs accès aux services ou dans d'autres aspects de leur vie publique : leur marginalité se fait surtout ressentir dans leurs relations interpersonnelles. De nombreux individus m'ont expliqué, lors de mon séjour à Esquimalt, que les civils ne comprennent jamais réellement les difficultés pour les familles qu'implique la vie militaire et ne reçoivent que peu de compréhension lorsqu'ils cherchent du support en dehors de la communauté militaire.

Particulièrement par leur affiliation à une institution telle l'École Brodeur, les familles francophones sont appelés à participer à la communauté francophone de Victoria mais, tout comme elles ne se reconnaissent pas dans l'institution militaire, elles ne se reconnaissent pas pleinement dans l'organisation civile. Historiquement l'École Brodeur

était une école militaire et un grand nombre de ses élèves proviennent toujours de familles militaires. Selon le CRFM, il y existe des programmes ciblant les enfants de familles militaires pour les aider à faire face à certains défis spécifiques à la vie dans une famille militaire, mais ceux-ci seraient à toutes fins pratiques invisibles selon les familles militaires que j'ai consultées. Encore une fois, celles-ci doivent participer à une institution qui, reconnaissant officiellement les défis liés à leur situation spécifique, ne semble pas disposer à promouvoir des services à leur intention. La communauté civile francophone de Victoria et en particulier l'École Brodeur, déploie toutes ses ressources à la défense du fait français dans la région et n'est pas encline à les diluer en s'adressant aux sous-groupes qui la constitue. Dans la communauté francophone, le dénominateur commun, la langue française, est d'une puissance telle qu'il éclipse la situation particulière des familles militaires. Celles-ci s'y retrouvent donc marginalisées, entre autre par le fait que le reste de la communauté francophone ne s'intéresse pas vraiment à leur situation. Afin de chercher soutien et discuter de leurs expériences, elles maintiennent la plupart de leurs amitiés avec d'autres individus issues de la communauté militaire.

Finalement, même à l'extérieur des communautés militaires et francophones les membres de familles militaires francophones que j'ai rencontrés demeurent marginaux en étant des Québécois francophones vivant dans la région majoritairement anglophone de Victoria. Ces familles appartiennent ainsi à cette minorité linguistique habitant la région, plus ou moins 6000 individus selon la Société francophone de Victoria. Bien que les détails spécifiques sur les différences culturelles entre le Québec et Victoria varient selon

les individus interviewés, la plupart s'entendent pour dire que les mentalités sont différentes et qualifient la ville de «British». Même plusieurs anglophones provenant d'autres parties du Canada affublent Victoria de ce descriptif. Les Québécois s'ennuient de choses aussi variées que leurs familles, de conversations au sujet de l'actualité et de personnalités québécoises et de la fondue chinoise[11]. Plusieurs se plaignent de trouver les locaux distants et qu'il est donc difficile d'entrer en relation avec eux. Malgré un faible taux de participation aux activités communautaires, nombre d'entre eux se disent intéressés aux célébrations de la Saint-Jean Baptiste et à l'occasionnelle *partie de sucre*. Les familles militaires francophones déploient des ressources considérables pour maintenir des liens, mêmes symboliques, avec le Québec. Elles allouent des sommes financières importantes pour faire des voyages au Québec et pour avoir accès à des média québécois. Elles connaissent bien les boucheries qui peuvent leur trancher adéquatement de la viande à fondue. Elles se déplacent sur de longues distances pour que leurs enfants puissent recevoir une éducation dans l'unique école francophone de la région. Il est possible de voir en cette dépense d'énergie et de ressources l'importance accordée à cet aspect de leur identité. Même en vivant pendant plusieurs années dans une région anglophone à la réputation «britannique», les francophones parviennent à demeurer confiants en leur identité de Québécois francophones et semblent même convaincus de pouvoir la transmettre à leurs enfants.

Même si elles parviennent à vivre leur identité québécoise à Victoria, les familles militaires francophones le font toujours en tant que minorité, ce qui complète le tableau

[11] La coupe de viande particulière nécessaire pour ce mets populaire chez les Québécois est souvent difficile à obtenir à Victoria.

expliquant la prédominance de l'atmosphère de marginalité pénétrant tous les aspects de leur expérience de la communauté militaire. Peu importe les communautés dans lesquelles elles participent, elles se retrouvent toujours dans la marge, partiellement exclues des organisations qui cherchent à obtenir leur participation. Elles ne se reconnaissent complètement ni dans la communauté militaire, ni dans la communauté francophone, ni dans la communauté civile au sens large. Afin de cultiver un contexte confortable dans lequel ils peuvent être fidèles à eux-mêmes, les membres des familles militaires francophones ont donc tendance à maintenir leurs amitiés les plus proches avec des gens se trouvant dans une situation similaire à la leur, soient d'autres familles militaires francophones.

L'identité

L'établissement d'un réseau social passe par plusieurs processus de socialisation résultant à un remaniement identitaire pour les familles militaires francophones. D'une part le nouveau militaire se retrouve confronté au fait que l'image bilingue des Forces Canadiennes n'est dans les faits que très peu présente à BFC Esquimalt. Plusieurs des militaires francophones que j'ai rencontrés m'ont dit que leur premier contact avec l'environnement de travail fut une expérience difficile, accentuée par l'obstacle linguistique. Malgré une formation linguistique, les entraînements initiaux, faits en français, les avaient très peu préparé à travailler en anglais. Mais au-delà de la question langagière, la situation dans laquelle les recrues se trouvent est aussi en contradiction

avec l'idéologie d'unité acquise lors du processus de socialisation. Alors que leur entraînement renforce continuellement l'idée que tous les miliaires partagent la même identité et les mêmes défis, les militaires francophones réalisent rapidement au contact du milieu de travail que leur langue les place définitivement à part de leurs collègues anglophones, une place désavantageuse ne leur permettant pas de démontrer pleinement leurs compétences. Malgré les efforts des Forces Canadiennes pour insister sur la primauté d'une identité militaire partagée par tous ses membres, l'identité de francophone demeure un élément de division, pendant et après la formation.

Contrairement à leur partenaire militaire, les membres civils n'entament un processus de socialisation à la vie militaire qu'une fois arrivés dans la région de Victoria. Même si certaines des conjointes fréquentaient le membre militaire au cours de sa formation, ce n'est vraiment qu'au moment de leur déménagement qu'elles ont acquis un statut de *conjointes militaires*. De plus, contrairement aux militaires pour qui l'interaction avec la communauté militaire est obligatoire, les conjointes peuvent choisir d'y participer ou non, en dehors des contacts avec des amis du membre militaire. La plupart d'entre elles auront certains contacts avec la communauté militaire à un moment ou à un autre mais ceux-ci seront volontaires et souvent motivés par le besoin d'avoir accès à un service. L'organisation militaire de BFC Esquimalt et son Centre de Ressources pour les Familles Militaires n'initient pas le contact avec les conjointes militaires. Le membre militaire reçoit des informations concernant les services aux familles et il est de sa responsabilité de les communiquer à sa conjointe[12]. Une fois ce

[12] Le CRFM envoie des informations uniquement s'il est averti du transfert d'un militaire par son unité. Plusieurs individus n'avaient jamais reçu les informations de bienvenue.

contact établi, le CRFM invite la participation des conjointes à la communauté militaire par une gamme de programmes et de services spécialement orientés vers les familles militaires. Par contre, comme la presque totalité de ces programmes ne sont offerts qu'en anglais, les conjointes n'ayant qu'un faible niveau de compétence dans cette langue à leur arrivée sont peu tentées d'y participer. Les activités de bienvenue, tel *Military 101*, visent à intégrer les conjointes à la communauté militaire en leur donnant les outils nécessaires, en leur faisant miroiter les bénéfices d'une telle participation et en leur donnant l'opportunité de placer leurs noms sur des listes d'appels. Les conjointes francophones, qui ne participent que peu à ces activités à cause de la barrière linguistique, se mettent donc en grande partie à part du processus de socialisation visant les conjointes de militaires. Leur fréquentation de la communauté se limite à l'accès à quelques services (tel le *casual day care*) ainsi qu'aux amitiés forgées par le membre militaire de la famille avec d'autres militaires.

En fait, comme il a été mentionné précédemment, le CRFM redirige souvent les conjointes francophones vers les services offerts au sein de la société civile. Ceci a pour effet de renforcer leur participation avec la communauté francophone de Victoria et les amène à un autre processus de socialisation. Le fait d'être francophone n'est pas nouveau pour ces conjointes et fait depuis longtemps partie de leur identité mais, particulièrement pour celles provenant du Québec, le fait de soudainement vivre au sein d'une minorité linguistique demande une certaine adaptation. Plusieurs des conjointes que j'ai rencontrées disent ne pas avoir été préparées pour les difficultés dont elles ont fait l'expérience à leur arrivée, particulièrement pour avoir accès au marché du travail.

Certaines ont dû abandonner la carrière qu'elles avaient au Québec et accepter de travailler dans des postes demandant peu de formation avant de parler suffisamment l'anglais. Même après plusieurs années et un niveau d'anglais conversationnel avancé, plusieurs affirmaient ne toujours pas se sentir capables de travailler dans le même domaine où elles travaillaient avant leur déménagement. La plupart des conjointes acceptent d'utiliser des services en anglais dans la plupart des situations et ce même si des services en français devraient être disponibles, démontrant de plus leur acceptation de leur statut minoritaire.

Mais la plus grande partie de l'intégration au sein de la communauté francophone se fait par l'entremise des enfants et du besoin de les envoyer à l'école. Le fait d'envoyer ses enfants à l'École Victor-Brodeur représente un choix tangible liant la famille militaire à la communauté civile francophone. Par le biais de l'école Victor-Brodeur, les membres de familles militaires francophones sont exposés à un discours concernant l'importance du maintien de la langue et des défis de la vie en tant que minorité francophone à Victoria. Certains francophones sont habitués à ce discours, tel les francophones des provinces des prairies, les acadiens et les quelques francophones locaux, mais il n'est pas nécessairement familier pour les francophones québécois. Mais c'est ce besoin, celui de la protection de la langue française à Victoria, qui cimente la communauté et donne à l'École Victor-Brodeur son important pouvoir d'attraction. En assimilant le discours de la minorité francophone, les familles militaires francophones l'incorporent à leur identité.

Dans le cadre de cette recherche il est utile de considérer le caractère situationnel de l'identité afin d'expliquer la distance entre les familles francophones et la

communauté militaire anglophone. D'autres sous-groupes existent dans la communauté militaire mais ne semblent pas créer les mêmes réseaux aux apparences d'exclusivité. L'organisation récursive de l'identité n'est pas l'exclusivité des Québécois dans cette situation. Mais pour les francophones que j'ai rencontrés, le fait d'être Québécois est accompagné par la question linguistique. Le fait d'être francophone n'était pas un trait distinctif dans leur vie quotidienne, sauf peut-être au niveau idéologique, lorsqu'ils vivaient au Québec dans des communautés à majorité francophone. Mais une fois à Esquimalt, la langue française devient un point de ralliement facilement reconnaissable et rassembleur. De plus, le rassemblement des francophones est structurellement encouragé par l'organisation de la formation militaire. D'autres regroupements existent, mais les regroupements de francophones ont par nature un caractère exclusif puisque l'utilisation du français est nécessaire à une pleine participation. Les francophones avec qui j'ai discuté affirment ne pas activement exclure les anglophones de leurs réseaux sociaux, mais leur désir d'utiliser le français le fait pour eux. Non seulement la langue donne un caractère exclusif au niveau individuel, elle fait aussi obstacle à la participation aux diverses institutions. Comme je l'ai indiqué, le fait d'être francophone est directement lié à une participation réduite dans la communauté militaire, qui les dirige elle-même vers la communauté francophone. Les services francophones étant par définition destinés aux francophones, les conjointes francophones de militaires ont tendance à ne pas développer beaucoup de relations avec des anglophones. Le français fait même obstacle à la participation de certaines familles bilingues à la communauté francophone. Par exemple, l'École Brodeur ne communique qu'en français avec les parents des élèves, ce qui cause parfois des problèmes lorsque l'unique parent disponible est le parent unilingue

anglophone d'une famille bilingue. Même la terminologie de la minorité francophone parle d'exclusion, nommant les familles bilingues des familles *exogames*, indiquant que les francophones ayant des enfants avec des anglophones ont fait une union en dehors de leur groupe.

Le discours idéologique militaire, et canadien de façon plus large, stipule que tous les individus peuvent vivre ensemble de façon égale peu importe leurs différences et que tous peuvent être traités de façon similaire. Mais les observations faites chez les familles militaires nous forcent d'admettre que certaines caractéristiques, souvent étroitement liées à l'identité, mettent plus de distance que d'autre entre certains individus.

Deux institutions en compétition

Afin de mieux comprendre la famille militaire, il est utile de la située dans le contexte d'une compétition opposant deux institutions *voraces.* Les stratégies de la famille et de l'institution militaires pour résoudre ce conflit ne sont pas les mêmes. De son côté, les Forces Canadiennes tentent d'étendre leur influence afin d'obtenir la loyauté des familles militaires. Si les familles acceptent la légitimité des demandes militaires, il devient plus facile d'exiger de leur part des sacrifices. Par contre, bien que les familles militaires aient utilisées cette situation afin d'exiger des services de la part de l'institution militaire, la stratégie la plus couramment employée est celle d'éloigner le membre enrôlé de la communauté militaire. En encourageant l'allocation de plus de temps aux activités

familiales, en déplaçant le domicile à l'extérieur des quartiers militaires, en demandant la présence du membre enrôlé lors de la naissance d'un enfant ainsi que de longs congés parentaux par la suite et ultimement, en soustrayant le membre au service, la famille affirme et renforce son emprise sur ses membres.

Pour la plupart des individus que j'ai rencontrés, la famille semble avoir l'avantage dans ce conflit. Les membres militaires des familles francophones veulent donner la priorité à leur famille et dénoncent les situations où cela est rendu difficile par les FC. Plusieurs disent même désirer quitter la marine spécifiquement pour pouvoir travailler dans un environnement où il est possible de faire passer la famille en premier. Plusieurs disent : «dans la marine, c'est la marine en premier. La famille passe après». Le conflit entre la famille et l'institution militaire n'est pas exclusif aux francophones mais ceux-ci sont néanmoins dotés d'outils différents pour y faire face. Dès le départ, l'institution militaire est moins apte à s'attirer la loyauté des familles francophones puisque celles-ci n'y développent que peu de réseaux sociaux. Outre les amitiés, les familles militaires francophones n'utilisent que très peu de services de la base et ne fréquentent souvent pas le CRFM. Elles sont marginales au sein de la communauté militaire et ne s'y reconnaissent pas culturellement ni linguistiquement. S'ajoutant au manque d'emprise de la communauté militaire sur celles-ci, les familles francophones utilisent leur langue comme une raison de mettre une certaine distance entre eux et l'institution militaire. En participant à une communauté civile où le monde militaire est très peu visible, en envoyant leurs enfants dans d'autres garderies et dans d'autres écoles

que les militaires anglophones, en maintenant des amitiés leur permettant de parler français, les familles francophones se mettent à l'écart de la communauté militaire.

Conclusion

Si les familles militaires francophones que j'ai rencontrées à Esquimalt ne constituent pas une communauté à part entière et ne participent pas nécessairement aux mêmes réseaux sociaux, elles partagent tout de même certaines caractéristiques et évoluent au sein d'un même environnement. Le fait de partager les mêmes conditions de vie, les mêmes priorités, les mêmes défis, la même culture et les mêmes ressources, sans parler de la même langue, créé des tendances parmi elles dans leur façon de faire l'expérience des communautés auxquelles elles participent. Dans le cadre de cette recherche, j'ai décidé d'approcher la vie communautaire d'une perspective pragmatique, par l'observation des interactions réelles que constituent les réseaux sociaux, plutôt qu'idéologique, évitant ainsi les discours plutôt formulaïques souvent évoqués par de tels sujets.

Cette analyse me permet d'émettre quelques commentaires visant différents acteurs concernés. L'une des craintes des FC ayant guidé l'élaboration des politiques en matière de langues officielles fut longtemps ce que Pariseau et Bernier appellent « l'armée bicéphale » (Pariseau et Bernier 1987). La préoccupation était que de créer des environnements de travail distincts pour les anglophones et les francophones aurait pour conséquence de former deux réseaux militaires séparés auxquels les militaires seraient

restreins par leur langue. Les scénarios les plus alarmistes envisageaient même la création de deux forces militaires indépendantes. Ce que cette recherche démontre est que même si les francophones travaillent au sein de la même structure militaire que les anglophones, ils ne font pas l'expérience des divers environnements de la communauté militaire de la même manière. Pour utiliser l'image de Bernier, même si les FC n'ont qu'une seule tête, bilingue, le corps de l'institution que constitue ses membres peut être considéré comme multiple, et ce même au niveau structurel. Il est important de réaliser que les familles militaires francophones n'ont pas seulement *des besoins* différents, mais qu'elles vivent bel et bien au sein *de communautés* différentes. Il n'est pas suffisant de savoir qu'il existe pour elles des services qui leurs sont adaptés, mais aussi de reconnaître leur situation spécifique et de trouver moyen de les rejoindre de façon efficace. Si l'institution militaire désire que les francophones de BFC Esquimalt participent d'avantage au sein de la communauté militaire, il pourrait être utile de les y inclure en les ciblant par plus de services à leur intention, autre que le service de référence vers la société civile. Comme BFC Esquimalt est une unité de langue anglaise, il y est pris pour acquis que sa communauté est aussi principalement anglophone, mais le fait que la politique officielle des FC demande d'y maintenir un certain pourcentage de francophones crée une situation particulière. Si on demande aux militaires francophones de participer pleinement à la communauté militaire, on peut s'attendre à ce que l'on demande à leurs familles de faire de même. Or, le membre militaire de ces familles est membre à part entière de la communauté militaire mais sa famille conserve un statut de marginalité la gardant à l'écart.

Si la stratégie maintenue dans l'offre de services adaptés aux familles militaires francophones est celle de les référer à la société civile, il serait important de s'assurer que ces services y soient bel et bien disponibles. Or, les services comme ceux de garderie gratuite pour les familles dont l'un des membres est en déploiement ainsi que les groupes de soutien pour conjoint et conjointes de militaires n'existent pas dans les organisations civiles et ne sont souvent offerts qu'en anglais par la communauté militaire. Il existe ici un vide que la communauté civile francophone serait à même de remplir si elle reconnaissait la spécificité de la situation de ces familles. Elle y gagnerait probablement en attirant la participation active d'un plus grand nombre de francophones.

L'anthropologie possède les outils nécessaires à l'analyse de telles situations. Dans des contextes multiethniques où les individus provenant de milieux culturels différents sont invités à participer aux mêmes institutions, l'expérience vécue de chaque groupe gagne à être comprise. Une approche ethnographique permet non seulement de s'attarder aux aspects quantitatifs des réseaux sociaux, mais aussi à la perception que les membres d'un certain groupe ont des communautés auxquelles ils participent et d'ouvrir une fenêtre sur l'expérience de leur communauté, telle qu'influencée par des facteurs comme leur langue ou leur culture.

Comprendre une structure sociale telle la famille militaire francophone exige une analyse holistique prenant compte de ses multiples aspects. La vie des familles francophones de CFB Esquimalt est à la fois caractérisée par des obstacles linguistiques et culturels, ainsi que par d'importants remaniements d'identité et d'un statut de minorité.

Finalement, sa relation avec la communauté militaire doit être comprise à la lumière d'une compétition entre deux institutions voraces.

Dans le cadre de cette recherche, il a été suggéré que la communauté militaire aurait une plus grande visibilité au sein des écoles anglophones de la région desservant la communauté militaire qu'à l'école Victor-Brodeur. Le CRFM soutient pourtant avoir des programmes dans les trois écoles où se trouve une grande concentration d'enfants de familles militaires, incluant l'école Brodeur. Cette recherche ayant surtout porté attention aux processus de socialisation affectant les adultes membres de familles militaires francophones, il serait maintenant approprié de s'attarder à ceux touchant leurs enfants. Quelles visions du monde militaire sont inculquées dans les écoles où se retrouvent les enfants de la communauté militaire? Est-ce que ces visions diffèrent entre les écoles francophones et anglophones? Si oui, pourrait-on y voir une différence culturelle plus globale du monde militaire ou simplement une distanciation entre la communauté civile francophone de Victoria et l'institution militaire? Quoi qu'il en soit, en tant que point de rencontre d'individus représentant théoriquement la diversité canadienne, la communauté militaire demeure un sujet d'étude fascinant que le milieu académique, et particulièrement l'anthropologie, gagnerait à mieux connaître.

Bibliographie

Académie Canadienne de la Défense (ACD)

2003 *Servir avec Honneur – La profession des armes au Canada*, Ministère de la Défense nationale, Ottawa, 82 pages.

ANDERSON, Benedict

1983 *Imagined Communities*, London: Verso, 224 pages.

ASSELIN, Gabriel

2006 *Linguistically-defined Environment: Continuity and Isolation in Linguistic Communities of Canadian Navy Bases*, Présentation à la rencontre annuelle 2006 de la Society for Applied Anthropology, Hyatt Regency Hotel, Vancouver, Colombie-Britannique, 29 mars 2006, 11 pages.

2005 *Les plaintes au Commissariat aux langues officielles et le Forces Canadiennes*, travail de session dans le cadre du cours ANTHR 572 «Independent Research», University of Alberta, Edmonton, 39 pages.

BENSCHOP, Diana

2006 *Reading Between the Lines: Navigating Speech Networks Aboard a French Language Unit In the Canadian Navy*, présentation à la rencontre annuelle 2006 de la Société canadienne d'anthropologie, Université Concordia, Montréal.

BERNIER, Serge et PARISEAU, Jean

1991 *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes, Tome II, 1969-1987 : Langues officielles : la volonté gouvernementale et la réponse de la Défense nationale*, Collection d'Histoire socio-militaire No 2, Ottawa : Service historique de la Défense nationale, 871 pgs.

Centre de ressources pour les familles militaires d'Esquimalt (CRFM Esquimalt)

2006 *Esquimalt Military Family Resource Centre*, site électronique: www.esquimaltmfrc.com. Consulté en avril 2006.

2006 *CFB Esquimalt Community Guide*, Summer 2006, Esquimalt: Personnel Support Programs, 48 pages.

COSER, Lewis A.

1974 *Greedy Institutions: Patterns of Undivided Commitment*, New York: Free Press, 166 pages.

CROW, Graham et ALLAN, Graham

1994 *Community Life: An Introduction to Social Relations*, Hertfordshire: Harvester Wheatleaf, 229 pages.

DAVELUY, Michelle

2007 L'exogamie langagière en Amazonie et au Canada, dans *Dynamiques et pratiques langagières*, Anthropologie et Sociétés vol. 31, num. 1, pages 55-73.

2006 *The Ethnography of Linguistic Communities Onboard Canadian Navy Ships*, présentation au colloque annuel de l'Association de linguistiques des provinces atlantiques, Halifax, Nouvelle-Écosse.

2006 *The Ethnography of Communication Onboard Canadian Navy Ships*, Présentation à la rencontre annuelle 2006 de la Société Canadienne d'Anthropologie, Université Concordia, Montréal, Québec.

2005 *Les langues étendards: Allégeances langagières en français parlé à Montréal*, coll. Langue et pratiques discursives, Québec: Éditions Nota Bene, 132 pages.

2005 *Language, Culture and Military Anthropology,* présentation au sein du cours pour étudiants des deuxièmes et troisièmes cycles *ANTHR 501/601 : Graduate Studies Colloquium*, University of Alberta, Edmonton, Alberta.

DAVELUY, Michelle et FERGUSON, Jenanne

sous révision

Scripted Urbanity in the Canadian North, sous révision, 41 pages.

Direction sur les Langues Officielles (DLO)

2007 *Bilan annuel de la Défense nationale sur les langues officielles 2005-2006*, Ottawa : Ministère de la Défense nationale.

2005 *Bilan de la Défense nationale sur les langues officielles de 2004-2005*, Ottawa : Ministère de la Défense nationale.

2004 *Bilan de la Défense nationale sur les langues officielles de 2003-2004*, Ottawa : Ministère de la Défense nationale, 84 pages.

2003 *Plan stratégique sur les langues officielles 2003-2006*, Ottawa : Ministère de la Défense nationale, 90 pages.

1997 *Policy Directive 1/97*, Ottawa : Department of National Defense.

École Victor G. Brodeur

2007 *Qui est éligible au programme francophone?*, http://brodeur.csf.bc.ca/ecole_francophone/inscription.php, consulté le 14 août 2007.

2006 *Historique de l'école Victor G. Brodeur*, http://brodeur.csf.bc.ca/, consulté le 18 octobre 2006.

ENGLISH, Allan D.

2004 *Understanding Military Culture: A Canadian Perspective*, Kingston: McGill-Queen's University Press, 198 pages.

FISHMAN, Joshua A

1969 *Sociolinguistics : A Brief Introduction,* coll.: Newbury House Language Series, Rowley, Massachusetts : Newbury House Publishers, 126 pgs.

FORGET, D.

2006 La saga française de Victoria, dans *L'actualité*, supplément Géographica, octobre 2006, version électronique consultée le 18 octobre 2006, http://www.lactualite.com/economie/article.jsp?content=20060914_134754_5120.

GOFFMAN, Erving.

1960 Characteristics of Total Institution, dans *Indentity and Anxiety: Survival of the Person in Mass Society*, M.R. Stein et D.M. White éditeurs, Glencoe, IL: Free Press.

GRANATSTEIN, Jack, L.

2004 *Who Killed the Canadian Military?* Toronto : Harper Flamingo Canada, 249 pages.

GUMPERZ, John J.

1972 Introduction, in *Directions in Sociolinguistics: The Ethnography of Communication*, John J. Gumperz et Dell Hymes éditeurs, New York: Holt, Rinehart and Winston, Inc., pgs 1-25.

HARRISON, Deborah and LALIBERTE, Lucie

1997 Gender, the Military, and Military Family Support, dans *Wives and Warriors: Women and the Military in the United States and Canada* (Laurie Weinstein and Christie C. White eds.), Westport, Connecticut: Bergin & Garvey, pages 35-53.

1994 *No Life Like It: Military Wives in Canada*, Toronto: James Lorimier & Company, 266 pages.

HAWKINS, John P.

2001 *Army of Hope, Army of Alienation: Culture and Contradiction in the American Communities of Cold War Germany*, Westport, Connecticut: Praeger, 332 pages.

HUNTER, Edna J.

1983 Familypower: An Issue in Military Manpower Management, in *Changing U.S. Military Manpower Realities* (Franklin D. Margiotta, James Brown and Michael J. Collins eds.), Boulder Colorado: Westview Press, pages 195-206.

HUTCHINS, Edwin

1995 *Cognition in the Wild*, Cambridge, Massachusetts: The MIT Press.

IRWIN, Anne

2006 *Discursive Analysis of a Merit Board Meeting*, présentation invitée dans le cours ANTHR 439/539 Anthropology of the Military, University of Alberta, Edmonton, Alberta, 6 mars 2006.

2006 *Ethical Dilemmas of Military Ethnography*, Society for Applied Anthropology 2006 Annual Meeting, Hyatt Regency Hotel, Vancouver, British-Columbia, April 1st 2006.

1993 *Canadian Infantry Platoon Commanders and the Emergence of Leadership*, mémoire de maîtrise, department d'anthropologie, University of Calgary.

LETELLIER, Armand

1987 *Réforme linguistique à la Défense nationale : La mise en marche des programmes de bilinguisme, 1967-1977*, Collection d'Histoire socio-militaire No 3, Ottawa : Service historique de la Défense nationale, 258 pgs.

LUTZ, Catherine

2001 *Homefront: A Military City and the American 20th Century*, Boston: Beacon Press, 317 pages.

MARRIOTT, Barbara

1997 The Social Networks of Naval Officers' Wives: Their Composition and Function, dans *Wives and Warriors: Women and the Military in the United States and Canada* (Laurie Weinstein and Christie C. White eds.), Westport, Connecticut: Bergin & Garvey, pages 19-33.

Ministère de la Défense nationale (MDN)

2006 Forces Maritimes Pacific (FmAR(P)), site électronique: www.navy.forces.gc.ca/marpac, consulté en avril 2006.

MOSKOS, Charles C., WILIAMS John Allen and SEGAL, David R. eds.

2000 *The Postmodern Military: Armed Forces After the Cold War*, Oxford: Oxford University Press, 286 pages.

PARISEAU, Jean et BERNIER, Serge

1987 *French Canadians and Bilingualism in the Canadian Forces, Volume I, 1763-1969 : the Fear of a Parallel Army*, Collection d'Histoire socio-militaire No 2, Ottawa : Service historique de la Défense nationale, 447 pgs.

PINCH, Franklin C.

2000 Canada: Managing Change with Shrinking Resources, in *The Postmodern Military: Armed Forces After the Cold War* (Charles C. Moskos, John Allen Williams and David R. Segal eds.), Oxford: Oxford University Press, pages 156-181.

SEGAL, Mady Wechsler
1986 The Military And the Family As Greedy Institutions, in *Armed Forces & Society*, vol. 13, No. 1, pages 9-38.

SHORE, Cris et WRIGHT, Susan
1997 Policy: A new field of anthropology, dans *Anthropology of Policy : Critical perspectives on governance and power*, Cris Shore et Susan Wright éditeurs. New York, NY: Routledge, pages 3-39.

Société francophone de Victoria
2007 *Historique*, http://www.francocentre.com/historique.html, site électronique consulté le 28 avril 2007.

WINSLOW, Donna
1997 *The Canadian Airborne Regiment in Somalia: A Socio-cultural Inquiry*, Ottawa : Commission d'enquête sur le déploiement des Forces canadiennes en Somalie, 330 pgs.